

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



C. MARVILLE.

EST. LEGR.

Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 374. VOL. XV. — SAMEDI 27 AVRIL 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 30 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Des impôts sur la presse en Angleterre. — Congrès des délégués des sociétés savantes au Luxembourg. — Chronique musicale. — Courrier de Paris. — Les noces de Luigi suite. — Journal d'un colon (s. it.). — Peintures murales dans l'église de Saint-Véry. — Du rôle du café dans l'alimentation. — Des chemins de fer maritimes. — Ligne de l'Institut. — Bibliographie. — Calendrier astronomique illustré. — Variétés. — Correspondance.

Gravures. — Rentrée du pape à Rome le 12 avril. — Écrolement du pont d'Angers. — Une danseuse à Londres; Scène de la *Petite Fédette*, théâtre des Variétés. — Journal d'un colon. — Les cuisines des cocons à Chercheil; Les assaou; Types d'enfants indigènes; Les porteuces d'eau; Les porteuces de pain; Types de femmes indigènes; La famille de Ghahrim, aza de Chercheil. — Chemins de fer maritimes; Corrette à vapeur à Tours; Érige à hélice, coupes de l'Il-Ire. — Les titres des de Paris, les Montagnards écossais et le *Moniteur de Péking*, actualités, par Siop, 9 gravures. — Calendrier astronomique, 5 gravures. — Rébus.

Histoire de la semaine.

La rentrée de Pie IX à Rome, le 12 avril, est racontée diversément, comme tous les événements qui ont une importance politique, par les organes opposés de l'opinion. Nous ne demandons pas mieux que de croire à l'allégresse universelle et spontanée de la population; mais notre rôle est plus simple. Il se borne à constater l'événement d'après le récit du *Journal de Rome* :

« Le Saint-Père a déjeuné le 12 à dix heures à Albano, chez l'évêque de cette ville. A quatre heures, il est arrivé à Rome. Les troupes françaises et papales, échelonnées sur la place de Latran, ont présenté les armes à son arrivée devant la basilique de ce nom.

» Le cardinal Barbarini a ouvert la portière du carrosse;

le chevalier Aliprandi, au nom de la commission municipale, a présenté à Pie IX les clefs de Rome, en présence de la commission gouvernementale. Après la bénédiction donnée dans la basilique, le pape s'est remis en marche, précédé par les soldats français et pontificaux. Le corps diplomatique était au grand complet, ayant en tête M. Martineau de la Rosa.

» L'artillerie n'a cessé de tonner pendant toute la solennité. Toutes les cloches de la ville sonnaient.

» Vuici l'ordre et la marche du cortège : Dragons pontificaux, vélites pontificaux, chasseurs à cheval français, dragons français, gendarmes français, le général de brigade Simon, commandant de la place et l'état-major, un détachement de gardes nobles. Le pape venait ensuite. Avec lui, dans sa voiture, étaient monseigneur Medici d'Oltajano,



Rentrée du pape à Rome, le 12 avril 1850.

provinces auront beau laisser éclater leurs petites colères jalouses contre la capitale, elles ne manqueront pas de lui envoyer leurs articles aussitôt qu'elles en auront. Pour ce qui est de cette question des beaux arts, l'action du congrès ne pouvait donc être que très-limitee; elle s'est bornée à quelques vœux touchant les écoles, les expositions régionales, et la publication de catalogues raisonnés dans toutes les villes où il existe des musées ou des collections. On ne peut qu'applaudir à cette dernière mesure.

Plusieurs questions relatives à l'agriculture et à l'économie politique ont servi de textes à des discussions intéressantes, sous le rapport de leur actualité. L'histoire naturelle a été aussi pour M. Quatrefages le sujet d'un rapport curieux. Rappelant la découverte oubliée ou négligée de Spallanzani sur les fécondations artificielles, il a dit qu'il n'est pas possible de semer du poisson comme on sème du grain. L'industrie des étangs et viviers tire-t-elle certainement en France un grand profit de l'application rationnelle de ce procédé, qui permettrait d'élever des saumons sur des points éloignés des fleuves que remontent annuellement ces animaux. Le revenu des étangs pourrait devenir annuel de triennal qu'il est. M. Quatrefages engage les sociétés savantes de province à entreprendre des expériences dans cette direction. On serait mal venu cette fois à se plaindre de l'inconscience de leurs travaux. Outre la satisfaction de faire éclore des œufs de poisson, il conviendrait de faire, habitant le littoral de la mer, à donner leurs soins aux huîtres. Pour peu que celles-ci soient traitées dociles à l'enseignement académique, elles ne tarderont pas à devenir des animaux domestiques. Les astéries parquées et choyées d'une certaine façon pourront, par leur multiplication, fournir un engrais précieux à l'agriculture. — Bien des découvertes sont réservées à l'activité des savants de province.

« Sous bien des rapports nous connaissons moins notre patrie que telle loi de la mer du sud. Notre flore française a besoin d'être complétée. Nous ne possédons ni fougère géologique, ni fougère normale. — Quant aux cartes géologiques de département, il faut que les ministres en aient annoncé d'urgence une nouvelle publication. Elle est l'esprit provincial, par l'organe de M. de Caumont, a réclamé en disant que « ces cartes faites depuis quelques années par des particuliers ou des sociétés locales ont coûté des peines, des fatigues, des dépenses considérables; et qu'il serait injuste de s'emparer de ces travaux pour les refondre, de substituer le blason du corps des mines au nom des modestes géologues qui ont péniblement exploré le sol. » M. de Caumont combat à la fois son terrain. Nous ne doutons pas que le corps des mines ne donne au savant de Caen et aux géologues des autres villes de France la satisfaction qui leur est due, dans toutes les occasions où il empruntera leurs travaux au lieu de les refaire.

Un vœu éminemment c'est que l'institut des provinces et le congrès scientifique de France soient classés au rang des institutions nationales. Si cette reconnaissance ne doit pas engager le budget, nous ne voyons pas pourquoi l'Assemblée législative leur refuserait cette gratification. Le budget, voilà, hélas, le côté difficile, épineux de toutes les questions. Il ne suffit pas de parler d'art, d'archéologie, de science et d'académie. Il faut encore se rendre compte de tout cela faire que ce valait mot : budget. Or, de ce côté même, il y a 1,500 millions, que forme sinon le revenu, du moins la dépense annuelle de la France, qui'en revient-elle aux sociétés des départements? Il faut bien le dire : quelques millions imperceptibles : cinquante mille francs qu'on a encore réduits cette année à trente cinq mille. Les allocations, vu leur trop grande division, n'ont pu rien produire d'utile. Quelques pauvres académies, considérant que 100 ou 200 francs étaient un trop piètre encouragement pour un travail scientifique quelconque, même celui d'élever des huîtres, ont pris le parti de faire avec cette somme des bûches, ne pouvant en faire de la science. Elles ont du moins pas chaudement leur hiver. Elles élargiront la France une autre fois.

Pour se distraire un moment de ces tristes pensées, les délégués des sociétés savantes des départements se sont rendus le 16 mars, au nombre de cent environ, à un banquet scientifique, ressemblant du reste à tout autre banquet, si ce n'est qu'on y a porté des toasts aux progrès de la centralisation en France, que les départements ont vu les illustres étrangers qui avaient bien voulu se rendre au congrès. Ils ont illustré leurs discours aux départements, et enfin les départements à eux-mêmes.

A. J. D.

Chronique musicale.

La semaine musicale, si bien commencée sous les auspices de nos législateurs, n'a pas moins bien fini. A l'Opéra, dans une représentation extraordinaire au bénéfice de Barboulet, on a fêté le retour de cet éminent chanteur, qui depuis quelque temps était éloigné de notre première scène lyrique. Il y a eu la Favorite. On l'a chaleureusement applaudi, en outre, dans des fragments du Barbier de Séville, où il a chanté, en italien, le rôle de Figaro. Madame Laborde, dont nous avons, il y a quinze jours, mentionné le brillant début, a fait confirmer avec éclat son premier succès par le succès nouveau qu'elle a obtenu dans cette soirée, en chantant de la manière la plus remarquable le rôle de Rosine. — Une nouvelle qui concerne l'Opéra, et dont on s'occupe beaucoup dans le monde musical, c'est l'engagement de mademoiselle Albion pour quelques représentations seulement. Il sera curieux d'entendre chanter par le célèbre contralto les rôles de Léonor, de la Reine de Chypre et d'Odette : ce sont ceux dans lesquels on l'annonce comme devant paraître très-prochainement.

Le Songe d'une nuit d'été, nouvel opéra comique en trois actes, représenté cette semaine au théâtre de la rue Favart, n'a de commun avec la pièce de Shakspeare que le nom; les auteurs, MM. de Leuven et Rosier, ne lui ont pas emprunté autre chose. Ils n'ont nullement prétendu faire une comédie-chorale semblable à celle qui se soit à la bourgeoisie parisienne. C'est bien évident; c'est bien évident; mais leur libretto n'en est guère plus clair qu'elle, ni, par conséquent, plus facile à raconter. Shakspeare devient lui-même ici le héros de la pièce; la reine Elisabeth y joue un personnage sous diverses formes, et remplit auprès de lui l'office d'un bon ange. Les auteurs ont habilement mis à profit ce qu'on

sait de l'admiration que la reine avait pour le talent du poète, et ce qu'on ignore des faveurs et de la protection que celui-ci reçut de la cour. Ils ont aussi fait un être réel du gros sir John Falstaff, de cette bouffonne idéalité que la grande Elisabeth goûtait, dit-on, singulièrement; goût fort singulier, en effet, pour « une belle veuve assise sur l'un des trônes de l'Occident, » ainsi que le poète la désigne par la bouche d'Oséron. Mais ce sont là des libertés que les auteurs d'opéras commencent à prendre de tout temps, et que, de tout temps, on leur a volontiers passées. Miss Olivia, mademoiselle d'honneur de la reine, lord Latimer, ami de Shakspeare, sont les deux amoureux obligés de la pièce, traversés nécessairement dans leurs amours tant que dure l'acte; heureux époux quand arrive la fin, selon les lois connues de tout bon dénouement d'opéra comique.

Au premier acte la scène se passe dans une lavagne. Nous y trouvons Shakspeare au milieu d'une orgie dont Falstaff est le maître des cérémonies. Nous rencontrons aussi deux femmes masquées qui sont venues là à peu près comme Angèle, dans le Domino noir, vient chez Giuliano. L'une de ces femmes est la reine. Le motif qui la guide en ce lieu est le désir qu'elle a de retirer de l'abjection et de la débauche l'homme dont elle a pressenti que le génie serait un jour une des plus resplendissantes gloires de l'Angleterre. Shakspeare, endormi de ce lourd et profond sommeil que donne l'ignoble ivresse du vin, est transporté par ordre d'Elisabeth à Richmond. C'est là, au milieu d'un parc d'une beauté presque féérique, à la douce et blanche clarté des rayons de la lune, dont les mystérieux reflets éclaircissent les bords d'un lac impudique, à la fraîche embaumée d'un frais mistère, dont l'air tranquille n'est troublé que par les sons harmonieux d'un chœur invisible; c'est là que Shakspeare se réveille. Les sales fumées du vin qui effluquaient son cerveau se dissipent insensiblement à mesure qu'il contemple le délicieux tableau qui s'offre à ses yeux étonnés, éblouis; le poète nait à une vie nouvelle. Une voix qu'il a déjà entendue lui prédit sa glorieuse destinée. Mais l'encre vaporeuse qui apparaît dans un rêve ne saurait avoir un timbre de voix si pur, si pénétrant. Le poète, hors de lui, presque fou, veut enfin s'assurer si l'être qui lui parle ainsi est réel ou imaginaire; il étend sa main pour le saisir; une main de femme s'offre à la sienne, mais il ne reconnaît plus la même voix qui lui disait tout à l'heure : « Je suis ton bon génie. » Cependant, il n'en peut plus douter, c'était la reine d'Angleterre qui était avec lui, tandis que maintenant c'est Olivia, la fiancée de Latimer. Celui-ci survient tout à coup. Se croyant trahi par sa maîtresse et par son ami, il provoque Shakspeare en duel. Les gardes-chasse de Richmond, dont Falstaff est le chef, accourent avec des flambeaux au bruit de la querelle. Olivia tombe évanouie, et Latimer frappé d'une coup de foudre. Ainsi finit le second acte. Comment, au troisième, on réussit à persuader aux témoins et aux acteurs mêmes des scènes précédentes, que rien de tout cela n'est arrivé, que ce n'est qu'un rêve, le songe d'une nuit d'été, ce serait trop long à dire, et il n'y a nous reste que trop peu de place pour la part que nous avons à faire au musicien.

L'auteur de la musique du Songe d'une nuit d'été est M. Ambroise Thomas, à qui l'on doit déjà un grand nombre d'excellentes partitions. Celle-ci est assurément une de celles qui lui feront le plus d'honneur; elle renferme des beautés musicales véritablement de premier ordre : le chœur des chasseurs, au commencement du second acte, est, par exemple, un morceau digne de Weber, écrit avec le plus rare savoir, et d'un effet entraînant, irrésistible. La cavatine d'Elisabeth, au troisième acte, C'est un rêve qui s'achève, est un merveilleux chef-d'œuvre de finesse, de grâce, de mélodie poétique, de coloris instrumental. On le peut comparer à un de ces tout petits tableaux qui décèlent un grand peintre. Les moyens matériels employés par l'artiste dans une peinture si délicate échappent à l'analyse. Le réveil de Shakspeare est conçu dans la même sentiment poétique, et se rend musicalement avec autant de bonheur. L'ouverture mérite, par la distinction et l'abondance des idées, l'élegance et l'originalité de l'instrumentation, de prendre rang parmi les meilleures productions symphoniques de ce genre.

Après cela, nous citerons les couplets barbaques de Falstaff dans l'introduction de l'ouvrage, et la scène comique de la marche triomphale des marmittes, qui les suit; la romance de Latimer au premier acte, celle d'Olivia et celle de Shakspeare au troisième; le duo de Latimer et de Falstaff, celui d'Elisabeth et de Shakspeare, tous deux au second acte. Cet acte-ci tient, autant par la forme que par le fond, bien plus du caractère de l'opéra que de l'opéra comique. Nous n'en faisons point un reproche au compositeur, loin de là; mais il nous semble qu'il y a là quelque chose à dire. Que l'opéra comique étende de plus en plus ses conquêtes dans le domaine musical, soit; ce ne sera certes pas nous qui nous en plaindrions; mais l'opéra comique n'en doit pas moins toujours rester l'opéra comique, c'est-à-dire ce genre léger, spirituel, national par excellence; il nous paraît nécessaire de le rappeler au directeur de ce théâtre, d'après les dimensions un peu exagérées en tout sens que prennent les ouvrages en trois actes admis par lui depuis quelque temps. Les pièces trop longues ont encore d'autres inconvénients que nous signalerons, dans l'intérêt même des auteurs et compositeurs, une autre fois que l'espace nous le permettra. — La pièce de MM. A. Thomas, Rosier et de Leuven est jouée avec ensemble par mademoiselles Lefebvre, Grimm, MM. Bataille, Boule et Couderc; ce dernier a fait sa rentrée à l'Opéra-Comique par le rôle de Shakspeare.

Tous les cinq ont été rappelés à la fin de la représentation. Il eût été tout aussi juste, à notre avis, de rappeler les choristes hommes en masse, par la manière supérieure dont ils ont exécuté le chœur des chasseurs que nous avons cité plus haut. On imaginerait difficilement une exécution chorale plus parfaite. Le chef des chœurs, M. Cornette, a droit à une mention particulière. — On a, comme de coutume, admiré les décors de MM. Martin et Rubé, Cambon et Thierry : l'art

de la peinture théâtrale ne saurait se concevoir plus beau qu'en ces habiles artistes nous le font voir.

Dans trois jours les chanteurs italiens feront irrévocablement leurs adieux aux dilettantes de la salle Ventador. La séparation n'aura, grâce au ciel, rien de triste, ainsi qu'on eût pu le craindre; l'espérance étant revenue dans tous les cœurs depuis le jour où l'Assemblée nationale a si légitimement récompensé les efforts et le talent du célèbre artiste, dont les pénibles sacrifices ont conservé au public parisien ce théâtre de bon goût et de bon ton qui, plus que tout autre, le charme et l'honore. Continuant jusqu'au bout le zèle dont il a donné tant de preuves depuis six mois, le Théâtre-Italien a repris, cette semaine, *Lucrezia Borgia*, une des meilleures partitions de Donizetti. Madame Ronconi, mademoiselle d'Angri, MM. Moriani et Ronconi, chargés des principaux rôles, ont reçu, pendant toute la soirée, de nombreuses et bruyantes marques de sympathie. Le personnage de Lucrezia, comme celui de Maria di Rohan, convient parfaitement à la physionomie et au talent de madame Ronconi. De même que dans le rôle d'Armando di Gondii, dans celui de Maffio Orsino, mademoiselle d'Angri porte le costume d'homme avec la plus charmante aisance; et ce qui est plus essentiel, c'est que sa belle voix de contralto étendue, brillante, nerveuse, prête merveilleusement à l'illusion de ces allures masculines, sans rien perdre de sa grâce naturelle. Le rôle de Genarro est un de ceux qui ont le plus contribué à la réputation de M. Moriani en Italie; il le chante et le joue d'une façon très-remarquable. Nommer Ronconi, c'est assez dire de quelle manière le rôle de don Alfonso est rempli. Bref, la fin de cette saison qui a été si dure à passer pour le Théâtre-Italien, est du plus heureux augure pour la saison prochaine.

GEORGES BORSQUET.

Courrier de Paris.

Connaissez-vous le pays où les nouvelles fleurissent comme les roses de la chanson de Mignon? Le pays où elles naissent, où elles poussent, où elles vivent, ce que vivent les roses précisément. Il est bien entendu que ce sera toujours Paris. Oui, puisque vous voulez absolument le savoir, ce grand terrain vague, qu'on appelle le sol parisien, s'est couvert de nouvelles, c'est un parler émaillé de nouvelles; il en est venu des quatre points cardinaux de la chronique, qui sont les salons, le plein vent, le théâtre et la politique. Oui, plus que jamais on a fait beaucoup de bruit avec toutes sortes de petites choses; on s'est souvenu de toutes sortes d'inventions oubliées. Que de modes passées de mode, et qui sont redevenues à la mode! Savez-vous le fin mot de la situation? C'est le mot : *Reprise*. Le présent avril, qui sera demain l'aimable mai, remet à neuf les occupations et les plaisirs du printemps de l'année passée; il reprend à outrance les modes, les distractions et les exercices de la vie renouvelée. Mêmes courses au Champ-de-Mars, même steaple-chase sur le turf de la politique; mêmes phénomènes du chant et de la danse; c'est la même pièce reprise qui se joue sur tous les théâtres; la vie de la chronique signale les mêmes arrivées et les mêmes départs; seulement, s'il y a un événement vraiment inouï, hélas! il est bien triste, et vous le verrez tout à l'heure.

Ainsi, vous voilà accablés de nouvelles; vous en recevez de tous les côtés et de tout le monde; le printemps seul s'obstine à ne pas donner des siennes; il continue à refuser son concours à cette grande fête de la nouveauté. Dimanche dernier, il n'a pas paru aux courses du Champ-de-Mars; et cependant que de préparatifs déployés à son intention. Le *Jockey-club*, le *Handi-Club*, l'*High-Life* avaient mis en ligne tout leur plus beau monde pour le recevoir. Peines d'atours perdues! les toilettes de ces dames ont disparu dans la tempête. Jamais, du reste, les chevaux n'avaient couru si vite; ils allaient comme le vent qui était terrible. Le hourras montait enroulé et galopait avec eux. *Nautilus* a été suéper et *Sérénade* couverte de fanfares; le reste des quadrupèdes s'est surpassé à l'envi, et les juges ont en leur barbas du prix. En définitive, qui est-ce qui l'a remporté? Ici, nos souvenirs trébuchent, si ce n'est l'un, ce doit être l'autre, et, pour ce détail glorieux, nous sommes obligés de renvoyer le lecteur trop curieux au *Journal des Haras*.

Demain dimanche, une autre course aura lieu. La politique a aussi son Champ-de-Mars; je ne dis pas son champ de force. Beaucoup de gens y courent qui en reviendront bien attrapés. Comme au camp du dard d'or, de chevaleresque mémoire, on l'on ne suit à quel champion décerner le prix, les francs jugs, — en langage vulgaire cela s'appelle les électeurs indépendants, — hésitent fort entre la Rose blanche et la Rose rouge. Nous avons, disant un faiseur de calembours honnête mais peu modéré, nous avons assez de socialistes sans Sue, et assez de conservateurs sans Foy. Quoi que ce dernier nous ait été changé, quelques-uns se flattent encore qu'au moment décisif un vainqueur inattendu sortira de l'urne. Tandis que nos galants s'étrillent,

Sortis au troisième larçon
Qui saisait malte Alborton.

Mais cela ne se voit que dans la table.

Savez-vous ce qu'on fait les conservateurs pour éclaircir leur situation si embrouillée? disait quelqu'un. — Parbleu! répondit quelque autre, ils ont inventé l'écriture obscure, une couteuse qui n'en est pas une, mais un grand jour (du scrutin) ces peintures-là s'évanouissent de sorte qu'on pourrait bien voir l'élection déçue. Au sujet de cette candidature de M. Eugene Sue, toutes sortes de canards électoraux ont été répandus par la ville; le plus accrédité, c'est celui qui représente les portiers comme hostiles à l'élection de l'auteur des *Mystères de Paris*. Dans ses descriptions qui tirent le cœur, M. Sue a peint ces fonctionnaires de la loge sous les traits de Cabron et d'Anastase, et ils ont juré de s'en venger au scrutin. Tout dépend donc en ce moment de la politique

de la Porte et de la résolution qu'elle prendra. Depuis hier je ne passe plus devant la loge de mon concierge sans crier : L'élection, s'il vous plaît!

Ces nouveautés ne vous suffisent-elles pas, en voici d'autres. Mademoiselle Lola Montès, baronne H.-ald, comtesse de Mansfeld, princesse du Saint-Empire de Bavière, est arrivée à Paris. Elle a planté sa tente dans le quartier Beaupon, en répandant tout esprit de conquêtes. C'est une abdicatation complète. L'hospitalité française ne lui est accordée qu'à cette condition, et le gouvernement avait pris ses mesures en conséquence. « Désormais, lui a-t-on dit, vous ne troublez plus la paix du monde. — Hélas! a répondu cette grandeur déchuë, regardez-moi bien, il ne me reste plus rien d'une conquérante: ces yeux étés, dans les larmes, cette chevelure éclaircie... par les veilles, ce front fêtré par les soucis d'un vaste empire, voilà de beaux instruments pour de nouvelles conquêtes! Je ne cherche désormais que le repos et l'oubli, et je vais tâcher d'engraisser un peu, si c'est possible. »

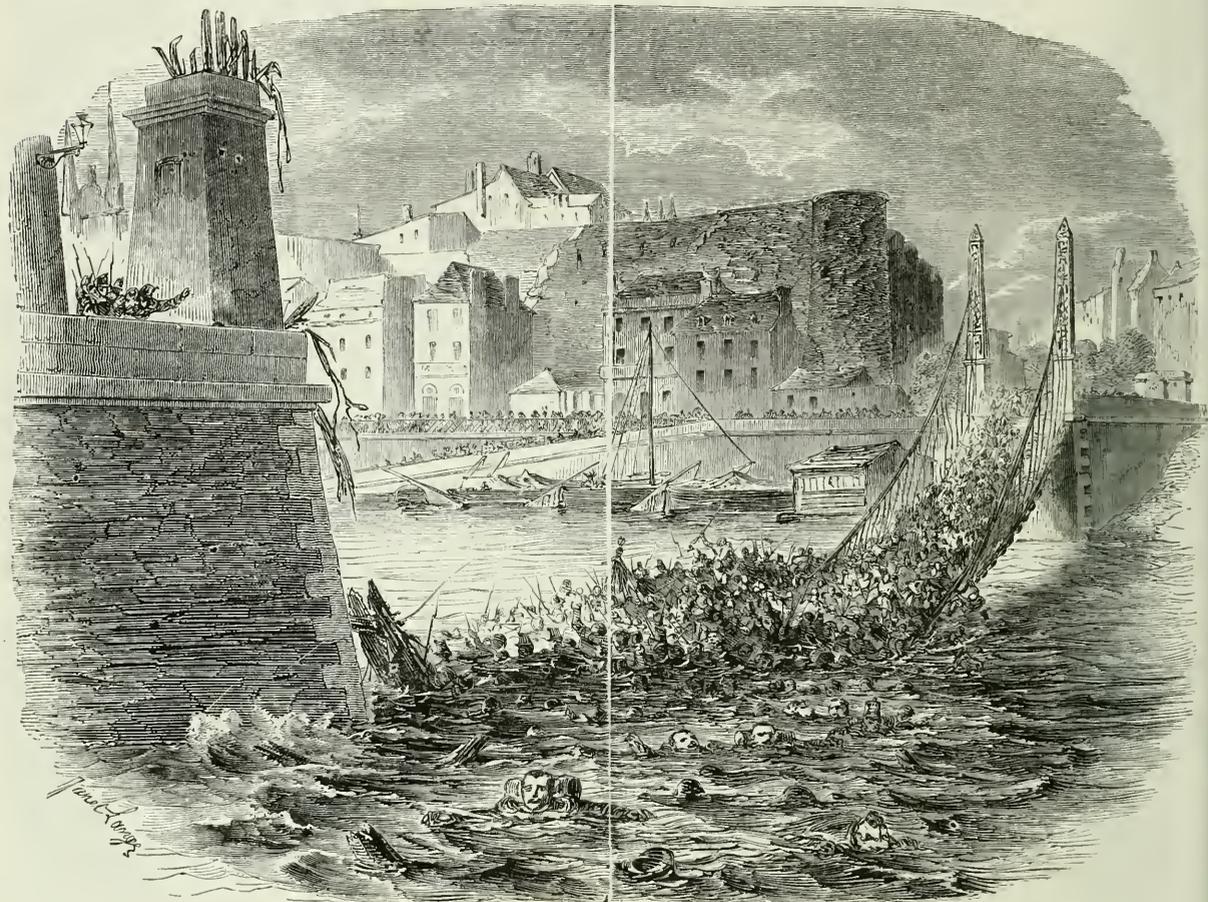
Restez, partez, peu nous importe désormais, princesse, votre roman est fini. Pour que le roman de la célébrité dure

un peu plus longtemps, il lui faudra toujours l'auréole des arts et du talent. Albani, Rachel, Cerrito, à la bonne heure! ces péçes-là nous intéressent, et il est juste qu'on s'inquiète de la destinée de leurs auteurs. Mademoiselle Albani a reparu hier à l'Opéra. Immense cantatrice, auditoire immense, immense ovation, la représentation a été gigantesque. Les Italiens ferment, les concerts se taisent devant cette apparition, ils sont écrasés, ma-lemoiselle Albani en écraserait bien d'autres. On craint même pour l'aille de la Cerrito que le soufflé du contratto menace de briser; je ne parle pas du violon de son mari, qui ne bat plus que d'une corde. Quant à notre grande tragédienne, elle commence à jouer... dans la solitude. Toute vérité n'est pas bonne à dire, aussi les feuilletons n'en disent-ils rien. Cet abandon, mademoiselle Rachel l'impute à son répertoire corant, *Mademoiselle de Belle-Ile, Adrienne Lecouvreur*. Nous vous l'avons prèdit, ô Corinne de l'émémistique, la prose vous perdra. Du reste, la santé de mademoiselle Rachel doit rassurer ses admirateurs, elle est à la vitille de son congé.

Vous voyez que nos nouvelles, ce sont des allées et venues. Au fait, la vie ne se compose guere d'autre chose. Et

quoi de plus neuf qu'un départ, si ce n'est une arrivée? Dans le monde administratif, ces deux phénomènes ont toujours lieu simultanément: un *clou chasse l'autre*. M. de Guizard vient de remplacer M. Charles Blanc à la direction des Beaux-Arts. On demande quels sont les titres de l'impétrant à ce poste? Les mêmes absolument qu'avait son prédécesseur lorsqu'il fut nommé. Certaines places se trouvent entre les mains d'un ministre comme les billets de faveur entre celles d'un directeur de spectacle. Étonnez-vous donc de le voir en disposer à sa guise! M. Ledru-Rollin avait fait une largesse, et M. Baroche en fait une autre. Un troisième concurrent, auquel le brevet de l'emploi avait été expèdié, continue, dit-on, à faire de la direction en amateur et à exercer *in partibus infidelium*.

L'épée de la destitution se trouve en ce moment suspendue sur la tête d'un autre Damoclès administratif et théâtral. Pour prévenir les coups de ses rivaux et conjurer leur malignité, celui-là pourtant avait trouvé de bonnes recettes: chaque semaine, il opposait à leurs attaques l'éloquence des chiffres; il les pétrifiait à l'aide d'une simple addition: c'était pour eux la tête de Méduse. L'abondance des eaux main-



Éroulement du pont suspendu à Angers pendant le passage du 11^e léger.

tenait son esquif et lui assurait la direction du gouvernail. Mais voilà que les eaux baissent: on accuse sa navigation; les rivaux ont repris courage. D'ailleurs les grenouilles demandent un autre roi. La bonne cause relève son étendard dans cette bergerie dramatique; les moutons réclament l'ancien régime. Jadis on les envoyait... paître: aujourd'hui Ménélaque leur joue de la flûte.

Dans ces près fleuris
D à jeux de la scène,
C'est moi qui vous mène,
Mes chers bœufs.

Mais, aïeu la petite chronique! L'affiche du théâtre est longue aujourd'hui, si longue même, qu'on aïait oublier l'évènement principal de cette semaine, l'évènement triste, éternellement mémorable et déplorabile, cette horrible catastrophe du pont d'Angers. À l'aspect d'un pareil spectacle et d'un malheur aussi grand, nous donnons pardon nous nous futilités ordinaires. Quoi! tout à l'heure encore il faudra vous parler d'un vandœuvre et d'une danseuse, au milieu de cette émotion générale! Tant de braves gens perdus pour le pays, une mort aussi affreuse et si complètement inutile, les larmes des familles, la désolation et les regrets de tous: voilà

plutôt ce qu'il faudrait exprimer. A les voir gais, alertes et vigoureux avant l'instant fatal, qui eût dit que ces jeunes gens couraient à une autre Bérésina? Le pont est solide; des escadrons viennent de le traverser: cependant leur chef recommande la prudence; malheureusement le bruit du vent couvre sa voix; un grain éclate, et le jeune bataillon s'éclance comme s'il s'agissait d'affronter le feu de l'ennemi. Tout à coup le pont s'affaisse avec un craquement sinistre, et le flot du fleuve, un moment entr'ouvert, se reforme bientôt sur ces grappes d'hommes qu'il a englouties. On sait le reste: c'est une vaste nécropole. L'émotion d'Angers se répand dans tout le pays. Là-bas, on a honoré les victimes par des funérailles et un deuil public; puis la sollicitude s'est éveillée partout sur tant de mères et de familles privées de leurs enfants: de toutes parts on organise des souscriptions. La mort de ces martyrs ne fera pas d'autres victimes. Tous les cœurs se sont rencontrés dans les mêmes sentiments de commisération et de bienfaisance; et voilà que tous les partis s'associent pour la même œuvre. Est-ce qu'ils ne finissent pas par se donner la main ailleurs que sur des tombes? À côté de cette lugubre parenthèse, nous offrons un dessin commémoratif de la catastrophe, moins pour pro-

longer le souvenir de cette catastrophe même que pour constater l'émotion générale et universelle qu'elle a causée.

Nous voici à Londres par la vertu d'un autre dessin, à ce théâtre de la reine, la terre promise des danseuses, la Californie de la danse et des ballets. Pas un entrechat quelque peu renommé qui, un jour ou l'autre, n'ait passé par le *Queen's theatre*. Une fois même, — le monde entier s'en souvient, — les grandes illustrations chorégraphiques de l'Europe s'y rencontrèrent dans un pas de quatre, c'était Marie Taglioni, Fanny Cerrito, Lucile Grahn, Carlotta Grisi; Fanny Elser manquait seule à ce congrès de prouettes: cette cinquième juisance s'était absinée. Les historiographes du temps signalèrent à l'envi ce pas merveilleux, exécuté par les sylphes les avec la grâce, la veuve et la cordialité sincère de quatre premiers sujets, qui se détestaient à double titre, comme jolis femmes et comme danseuses incomparables. Exulté de notre tïpéra, Carlotta Grisi, décidément passée aux Anglais, leur prodige ses pointes adorables, et on l'en récompense par une avalanche de bouquets; c'est une scène invariable, dont quelque incident inattendu vient parfois rompre l'uniformité; c'est précisément ce que le présent dessin veut vous montrer. L'autre jour donc, au

moment où les bouquets pleuvaient aux pieds de Carlotta, une jeune et charmante danseuse française, M^{lle} Esther, promise à notre opéra, s'est détachée du groupe des nymphes pour aider Eucharis ou Fenella dans sa récolte, trait d'abnégation et de modestie qui enchante les spectateurs, à ce point que la plupart de ces gentlemen, se penchant hors de leur loge, s'écrièrent avec enthousiasme : No, no, for you, miss Esther ; à vous le bouquet, beauté beautiful. Un pareil trait de galanterie peut se passer de commentaire. Depuis cette ovation, mademoiselle Esther est la favorite du royal public qui remplit Queen's theatre, et en attendant qu'elle vienne faire ratifier ces hommages par le public parisien, soyez assurés que Carlotta Grisi va nous revenir. Je demande bien pardon à M. Samson de le mêler à ce détail de danse où il n'est pour rien, mais on profite de la circonstance pour constater les brillants succès que l'habile comédien obtient au théâtre Saint-James dans les principaux rôles de son répertoire ; c'est mademoiselle Denaïn qui lui donne la réplique, et la gracieuse élève se montre tout à fait digne de son maître.

Notre semaine dramatique se compose de quatre vaudevilles. Le théâtre de la Bourse en réclame deux pour sa part, c'est un grand consommateur qui cherche la quantité aux dépens de la qualité : Mon public, s'est dit le l'homme Vaudeville, devient de plus en plus difficile à satisfaire ; les *Quatre coins*, l'*Homme aux Souris* n'ont pu lui plaire isolément, mêlons donc le *Baiser de l'étrier* et une *Nichée d'Amours* dans le même bouquet, et jetons-lui cette galanterie au visage dans la même soirée.

Le *Baiser de l'étrier*, c'est Tristan l'étudiant, c'est Georgine la grisette qui se disent comme Marinette et Gros-René : Romprons-nous ou ne romprons-nous pas ? Voilà longtemps que ces deux créatures du bon Dieu traînent le bouquet d'un amour illégitime. La main de Georgine est convoitée par un cousin de province, qui ne tient pas au préjugé du bouquet de fleur d'orange ; de son côté, Tristan convoite une dot, c'est moins poétique. Comment se glisser mutuellement la double confidence ? Un dîner fin arrangera l'affaire ; c'est une pilule à avaler dans un verre de champagne. Oui-dà ! l'aventure ne se dénoue pas aussi vite. Pendant une demi-heure encore vous tournez autour du verre, et puis tout à coup, au moment où l'on s'y attend le plus, les deux amants boivent à leur réconciliation ! Quoi que épicurien, le vaudeville aime la morale, et il la prêche ; il entend que tout étudiant épouse la grisette qu'il a eue pour maîtresse, et le *Baiser de l'étrier* vous représente les arides d'un contrat de mariage. La pièce a passé comme une homélie agréable ; on a reçu l'autre, la *Nichée d'Amours*, comme un madrigal éternel. Dans ce Décaméron, imité de Watteau pour les costumes, figurent quatre cavaliers des plus galants, quatre jeunes femmes parfaitement maussades, et quatre soubrettes très-égrillardes. Tout ce monde se met en quatre pour avoir de l'esprit, et le parterre, qui a pris d'abord son plaisir en patience, finit par se fâcher.

Mais quel est ce sous-préfet qui s'amuse à la Montansuse ? On m'a dit que cela ressemblait fort à une personnalité — et l'on vous a dit vrai. Ce fonctionnaire ressemble fort à l'homme au lampoon et aux pruneaux, à cet épouvantail liciteux des portiers et des épiciers, à celui qui criait sur la voie publique : Cocher, êtes-vous loué ? — Non, monsieur. — Eh bien,

Almeis qu'ou vous conseilte et non pas qu'on vous loue



Théâtre de la Reine, à Londres. — Mademoiselle Esther.

On conte de cet homme extraordinaire, l'imitateur de Lucullus, qu'il avalait la valeur d'un diamant dans une bouchée unique, et le lendemain il trottait dans les rues sur un cheval de louage pour échapper plus promptement à la poursuite de ses créanciers. Devenu fonctionnaire public, changea-t-il de gamme ? Ses amis disent oui, le vaudeville dit non. Il résulte de la pièce de M. Bayard que dans son chef-lieu, le sous-préfet s'amusa à griser la magistrature et la gendarmerie, si bien qu'en peu de temps, grâce à ces procédés administratifs, le glorieux Bohême fit un mariage du grand monde et devint préfet. Certes, voilà un personnage amusant, et pourtant le vaudeville ne l'est guère. Si c'est un

L'ouvrage est joué d'une manière satisfaisante, seulement tout le monde a préféré de beaucoup Landry à Fadetle et M. Pérey à madame Thuillier. L'acteur est fin, naïf, plaisant et passionné naturellement ; la grâce de l'actrice est trop souvent une grâce minaudière. Son débit semble monotone comme son geste, cependant elle a retrouvé ça et là le cri du cœur et l'accent pénétrant de la Mimi de la *Vie de Bohême*. Il ne faudrait pas étouffer dans des louanges inopportunes l'étonnante sacrée que laisse entendre parfois madame Thuillier. Saluez, tant qu'il vous plaira, la jeunesse et la beauté, la brillante espérance de l'avenir, à la condition de faire sa part de félicitation au vrai talent,

c'est pourquoi nous le ferons très-grand aujourd'hui à M. Pérey, jeune acteur trop méconnu, et à M. Dussert, un excellent comique.

Les auteurs ont été applaudis et on a bien fait, leur pièce est spirituelle et amusante. Ils ont réparé de leur mieux, c'est-à-dire très-bien, ce grand tort, de toucher à une œuvre d'éclat et de la dénatuer. A la vérité, ils avaient eu la loyauté de demander à George Sand l'autorisation d'utiliser son livre pour la scène, mais d'une lettre publiée par le fondé de pouvoirs de madame Sand, il résulte que l'auteur s'opposait et qu'il s'oppose encore à ce que son nom figure sur l'affiche ; or ce nom y est imprimé en lettres monstres, de manière à faire croire au lecteur peu attentif que la pièce est l'œuvre du romancier. Le procédé est étrange, et George Sand a bien juré qu'on ne l'y prendrait plus.



Théâtre des Variétés. — La petite Fadetle. 1^{er} acte, la petite Fadetle, mademoiselle Thuillier, Madelon, mademoiselle Morcl ; Landry, M. Pérey ; Baucade, M. Neuville.

Les notes de Luigi.

(Suite. — Voir les Nos 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372 et 373.)

X.

Je sortis de cette maison la mort dans l'âme. Le voile de ma destinée venait enfin de se déchirer devant mes yeux, et cependant j'osais à peine réfléchir aux étranges événements qui avaient précipité ce moment funeste; ma pensée s'en étoignait encore avec épouvante. Mille lueurs sinistres, mille résolutions violentes me traversaient le cerveau, mais sans m'éclaircir sur ce que je devais faire. Mon esprit n'était que ténébreux et confusion. Tout m'échappait à la fois dans le passé et dans l'avenir, sans que je pusse rien me rappeler ni rien prévoir. Il me semblait être en proie à un de ces délires douloureux, inexplicables, où les objets extérieurs n'ont plus de forme et où les idées flottent comme dispersées dans un désastre universel. C'était impossible à rendre ne ressemblait à celui dans lequel j'avais été plongé les jours précédents que par l'oubli de moi-même. Mais que tout était changé! L'aspect de la nature, qui s'embellissait la veille encore des plus riantes couleurs de l'espérance, me m'offrait plus que vide et désolation. L'amour brûlait encore au fond de mon âme, mais au lieu de rayonner au dehors comme un divin flambeau, il y concentrait ses feux les plus dévorants. Le premier délire des passions est terrible; il y a dans cet état quelque chose de fatal, d'irrésistible et de destructif qui donne à l'homme le besoin de briser les frères conditions de l'existence et de leur échapper, fût-ce par un crime. Jugez de son effet sur une organisation ardente comme l'était la mienne à l'âge où rien n'avait encore éteint les forces, où toutes mes volontés, tous mes desirs, entraînés sur une pente rapide, roulaient comme un torrent à travers les premiers obstacles de la vie. Vous dépeindre la tumulte effrayant d'idées, le soulèvement d'orgueil, la fureur insensée qui succéda en moi au cours impétueux, mais encore libre et tranquille de mes passions, ce ne serait que refaire avec de faibles images un chapitre mille fois repassé avec étonnement dans la mémoire de quiconque a été jeune. Il faudrait, au lieu d'en juger de sang-froid, pouvoir refaire aussi son être sur des traits que la raison ou l'habitude ont rudement effacés, se rejeter tout entier dans ce monde admirable, mais fragile, si vite mutilé par la froide main de l'expérience, et puis se demander lequel vaut le mieux de celui qui se résigne et s'humilie sous la fatalité qui le frappe, ou de celui qui se révolte contre les coups de la destinée et prétend lutter orgueilleusement avec elle. Peut-être apprendrait-on alors que les âmes ne cèdent jamais qu'en raison de leur faiblesse, et ne se précipitent que suivant leurs inclinations.

Rentré chez moi, je traçai à la hâte et sans trop savoir ce que je faisais, quelques lignes qui devaient, selon l'issue que je prévoyais, me servir de dispositions, afin de ne point laisser tomber le mince mobilier qui me venait de l'héritage de mon oncle Grell en d'autres mains que celles de sa vénérable amie, que je chérissais moi-même à l'égal d'une mère. Je tirai ensuite du fond de mon armoire une paire de pistolets, armes excellentes de fabrication allemande, que je tenais aussi de ce digne homme, et dont j'avais rarement fait usage, quoi qu'il ne dédaignât pas d'y exercer ma main du temps en temps, étant lui-même fort habile à s'en servir avec la précision et la justesse de coup d'œil qu'il mettait à toute chose. En faisant jouer machinalement leur batterie, je m'aperçus à l'amorce qu'ils étaient chargés. J'eus un instant la pensée de mettre fin à une vie inutile qui ne m'offrait plus qu'une triste succession de jours précaires et accablants, pleins de regrets et de misère. Mais la violence même de mon désespoir ne me permettait pas de m'arrêter à une semblable résolution. Il fallait une autre victime à mon ressentiment avant que j'aussé assez de fermeté pour débiter ainsi sur mon propre sort. L'acte de renoncer à la vie suppose presque toujours chez l'homme qui se tue une sorte de réflexion jusque dans le délire de la passion. C'est une décision frénétique, mais isolée de la volonté, et à laquelle ce qui se passe autour de nous n'a qu'une part indirecte. Celle que suit la violence des impressions qui en sont le motif ou l'exécuteur, c'est toujours la conséquence d'un raisonnement. Cet accès, une fois passé, on raisonne différemment, voilà tout. Il n'en est pas de même des élans de la colère; ils nous font sortir de nous-même, et nous mettent par là hors d'état de réfléchir au malheur qui nous frappe. Jamais un contraire l'existence ne nous est plus précieuse que tant que nous ne nous sommes pas vengés sur ceux qui en attaquent les bases. Au lieu de céder, en son tuant, à la nécessité, un ne sent alors que le besoin d'obéir à un sentiment implacable de justice.

La rage aveugle dont je me sentais possédé suffisait donc pour faire diversion à mon désespoir, et l'arme que je tenais à la main ne me sembla plus que l'instrument d'une vengeance inexorable dont la destinée me faisait l'exécuteur. Si l'homme est jamais excusable de se faire ainsi juge dans sa propre cause, c'est surtout dans le moment affreux où les objets de ses affections lui sont cruellement arrachés, et contre les êtres aimés, en se jouant avec si peu de pitié de son existence, semblent n'avoir plus aucun droit à en attendre de sa part. Qui oserait refuser au cri de l'âme irritée l'explication qu'il lui est permis de demander pour la plus frivole atteinte portée à sa vanité! Est-elle sans coupable d'obéir à la passion qui au préjugé? Le besoin de se venger est souvent inséparable de la droiture des sentiments dans un cœur honnête et fier. Je puis vous assurer qu'en prenant la détermination de jeter violemment ma vie et celle de mon ennemi dans cette balance fatale où nos droits ne sont malheureusement pesés que suivant l'inclination capricieuse du hasard, j'obéissais à un besoin indéfectible de justice dont même de sang-froid je n'aurais point eu à rougir. J'ouïs peut-être hésité devant la réparation d'une offense, mais je ne me sentais aucun remords à punir une méchanceté. Quand Ar-

lotti n'eût pas été le dernier des hommes, aucune voix n'aurait crié en ce moment du fond de ma conscience pour me reprocher cette satisfaction comme un crime. Je ne le considérais plus que comme on fait un animal malaisant qui rampe sous nos pieds pour y distiller son vin en attendant que le pied l'écrase. Il avait empoisonné la source de mes affections; il pouvait encore en souiller les objets de son approche. En le mettant hors d'état de nuire, en détruisant, fût-ce au prix de la mienne, son impure existence, ce n'était point tant du mal qu'il avait fait que je venais à la société que de celui qu'il pourrait faire encore. Soit que le sort me favorisât dans cette exécution ou que je succombasse avec lui, il était moins mon ennemi que ma victime.

Bien qu'en raisonnant ainsi je ne prisse conseil que de ma colère, je me préparai avec une effrayante tranquillité à cet acte aussi nouveau qu'important dans mon existence. Bien déterminé si, comme cela était probable, Arlotti cherchait à éluder ma provocation par une feinte surprise à ne lui laisser aucun doute sur les motifs qui me faisaient agir, j'échavais tous mes dispositions avec l'espoir de fureur sourde et contenue qu'une forte résolution fait succéder aux premiers emportements. Je cachai et plaçai sur ma table, à l'endroit le plus apparent, le papier qui contenait mon petit codicille. Je pris sur moi, presque machinalement et sans le remarquer, le portrait en miniature de mon oncle Grell, et je glissai dans ma poche, à tout hasard, une longue bourse qui renfermait le reste de ses modestes épargnes. Puis, cachant mes deux pistolets sous une ample redingote que je portais ce soir-là, car on touchait à la fin de l'automne, je sortis de la maison, suivant mon habitude, sans craindre d'éveiller aucun soupçon. La nuit était très noire. Il eût été impossible de reconnaître ni de suivre quelqu'un dans les rues. J'eus bientôt atteint le logis d'Arlotti. C'était une maison de grande apparence qu'il avait louée pour faire plus grande figure dans Lausanne, mais dont le propriétaire en était encore pour ses terres échues, en attendant la mainlevée de l'arrêt de confiscation qui devait peser éternellement sur les domaines imaginaires de son noble locataire. Celui-ci l'avait décorée à aussi peu de frais qu'il en avait mis à l'acquiescer, et d'une manière qui faisait plus d'honneur à son crédit qu'à son bon goût. Je connaissais ce logement par y être venu deux ou trois fois de la part de madame V. Je ne trouvais point Arlotti chez lui; mais le domestique qui vint m'ouvrir me dit que son maître ne tarderait pas à rentrer, vu qu'il attendait à souper ce soir-là quelques personnes qui le nomma et qui étaient presque toutes décriées pour leurs mauvaises mœurs dans Lausanne. Cette circonstance me contraria vivement, et je faisais mine de me retirer, quand le même valet m'assura que la société en question ne devait se réunir que vers minuit. Il m'introduisit dans un petit salon où, ne pouvant tenir en place, je me promenai à grands pas dans un état impossible à décrire. La violence des mouvements qui m'agitait était parvenue à ce point d'exaltation où la réflexion et l'attente viennent une souffrance intolérable. Les efforts que je faisais pour rester maître de moi-même dans la scène qui allait se passer ne servaient qu'à redoubler cette ivresse morale. Mon sang grondait et bouillonnait dans les artères de mon cerveau comme un fluide courroucé prêt à faire éclater le vase fragile qui le contient. Je sentais dans mon cœur toutes les furies du désespoir et de la colère. Les infirmités qui m'avaient assailli depuis le berceau agrippées par le malheur et l'humiliation de ma position actuelle; l'exaspération d'une conscience droite révoltée contre l'injustice; les regrets déchirants d'une félicité à jamais perdue; imaginez tous ces douloureux éléments dont la passion se nourrit dans une nature jeune et fougueuse qui fait pour la première fois l'épreuve de la méchanceté des hommes et de la dure loi du destin; jugez-y les blessures poignantes de l'amour-propre, le soulèvement de l'orgueil irrité, enfin tout ce qu'il y a de sauvage et d'indomptable au fond de notre être à l'âge où les instincts l'impudent encore sur la volé, et vous n'aurez qu'une faible idée de ce que je ressentais pendant l'heure que je passai à attendre mon ennemi. Elle fut longue comme un siècle de tortures. J'en remercie Dieu qui m'épargna un crime. Si Arlotti eût paru dans le premier moment c'en était fait de lui. Sa vie n'eût pas pesé un atome dans mes mains. Mais ce pénible répit produisit sur ma volonté l'effet qui résulte toujours d'un excès de rage et d'impulsion. Il me rendit peu à peu l'empire de moi-même; et quand Arlotti entra j'avais repris le calme extérieur qui convenait à ma résolution.

Il avait sans doute été averti de ma présence, car il vint à moi les bras ouverts, en homme disposé à payer d'astuce et d'impudence. Cette démonstration à l'italienne me causa un mouvement de dégoût que je ne pus lui cacher. Je vis clairement sur son visage qu'il s'était préparé à une explication, et qu'il comptait en avoir bon marché avec un jeune homme aussi peu expérimenté que moi.

— Eh quoi! c'est vous, mon cher monsieur Fabio? me dit-il d'un ton d'aisance affectée; à quoi dois-je attribuer l'honneur de votre visite? On ne vous a pas vu hier soir chez M. V. Avez-vous été malade? Je comptais vous y trouver tout à l'heure, et j'allais m'habiller pour sortir, quand on m'est venu avertir que vous étiez ici depuis près d'une heure à m'attendre. Je suis au désespoir de ce contre-temps; mais puisque vous voilà, je compte que vous couperez avec moi sans façon. Nous aurons quelques amis; que j'ai fait prior de venir aussi. Nous tâcherons de nous débarrasser de compagnie. Savez-vous que l'existence est fort monotone dans ce charmant pays? On n'y tient pas; c'est un calme plat à donner des vapeurs. Et puis quelle grossièreté plus que bourgeoise dans les mœurs! Ah! parlez-moi de notre Italie, ce n'est que là qu'on sait vivre! — Après quelques autres propos frivoles, il ajouta : — Vous sortez de chez M. V., j'imagine. Avez-vous vu ces dames? Sont-elles bien remises de la peur qu'elles ont eue sur le lac? Vous deux charmantes amies ont-elles reprises tout leur gaillard? Elles m'ont paru un peu tristes pendant ce voyage.

— Monsieur Arlotti, lui répondis-je en interrompant ce bavardage et le regardant en face avec mépris; le temps qui nous reste est trop précieux pour le perdre en paroles inutiles. Je sors en effet de chez M. V., et j'en sors pour la dernière fois, emportant l'affront de me voir indignement chassé de cette maison que depuis mon enfance j'avais pris l'habitude de considérer presque comme la mienne.

— Ce que vous dites là est-il possible? s'écria Arlotti en jouant l'étonnement. Qu'est-il donc passé? Expliquez-moi...

— Ne m'interrompez pas, repris-je avec fermeté. Je serais le premier à ignorer la cause d'un pareil outrage si une personne, qui en a été comme moi la victime, n'avait pris la peine de me l'apprendre. On m'a noirci dans l'esprit de M. V. par une calomnie infâme, et c'est au sein même de sa famille que l'homme qui a tenté de me déshonorer a eu l'effronterie méchante de lui désigner comme complice du crime imaginaire dont il m'accuse, cette personne qu'il est sans doute inutile de vous nommer. Si cette absurde diffamation n'eût atteint que moi, je l'eusse peut-être méprisée, mais elle attaque une réputation qui ne m'est pas moins chère que la mienne, et dont les injures ont plus de droit à être vengées, car c'est celle d'une femme.

— Et j'ai pu être de mon côté, qu'est-ce que tout cela? dit encore Arlotti en feignant de se récrier; c'est étourdissant, incompréhensible; je n'en reviens pas.

— Il me reste un mot à vous dire, ajoutai-je encore maître de moi-même, quoique le feu de l'indignation me montât au visage; et ce mot le voici: j'ai pensé que l'homme qui a volé ainsi les lois les plus sacrées de l'honnêteté dans le but de ne nuire ou de satisfaire des desirs misérables, ne posséderait pas la bassesse jusqu'à refuser de me rendre compte de sa perfidie, et, puisqu'il faut m'expliquer davantage, cette perfidie c'est vous que j'en soupçonne.

En prononçant ces derniers mots, je regardai fixement Arlotti et je le vis pâlir. Il ne s'était pas attendu à tant de fermeté. Il se remit néanmoins sur-le-champ, et jugea avec sa finesse italienne qu'une plaisanterie serait déplacée dans une explication aussi sérieuse et ne ferait que m'exaspérer sans me convaincre.

— Mon cher monsieur Fabio, me répondit-il d'un ton grave, tout ce que je viens d'entendre me paraît si surprenant, que je ne sais qu'en penser. Les expressions dont vous vous servez à mon égard sont si peu conformes à votre politesse habituelle, que je ne songerai pas à m'en offenser. Je vois que quelque mal-entendu, dont je déplore la cause, vous impute contre moi et vous met hors d'état de vous expliquer avec moiération. Cependant, je crois comprendre qu'il vient de se passer entre vous et monsieur V. une scène qui n'est pas sans importance pour les motifs. On vous aura sans doute desservi auprès de lui par quelque méchant propos. Si l'a été trop prompt à les accueillir, croyez qu'il ne tardera pas à être dérompé et à vous rendre justice. J'y contribuerai moi-même du meilleur de mon cœur. J'imagine que les mauvaises langues ne m'ont pas non plus épargné en cette circonstance, puisque vous voilà si étrangement prévenu contre moi. Il faut mettre tout cela sur le compte des tracasseries qu'on a à supporter dans ces malheureuses petites villes. Je ne vous en veux point d'avoir été abusé. On n'attend que trop tôt à se délier des propos officieux; promettez-moi donc de les oublier en attendant que nous puissions en découvrir les auteurs, et alors c'est moi que cette affaire-là regarde.

Arlotti, en parlant ainsi, avait une expression de bonhomie et de sincérité incroyables. Tout autre que moi eût été trompé; mais je ne l'aimais point, et cette aversion instinctive me servit mieux que la dissimulation pour déjouer ses finesses.

— Je m'attendais à cette réponse, lui dis-je. Je n'avais pas la simplicité de croire que l'homme assez lâche pour calomnier dans l'ombre démentirait son caractère faute d'habilité ou de prudence. Celui qui n'ose marcher que sous un masque doit trop craindre de laisser voir son visage pour ne pas le tenir constamment sur ses gardes.

— Lâche! moi! s'écria tout à coup Arlotti en s'avancant vers moi avec un geste de menace, prenez garde vous-même à ce que vous dites...

— Je ne dis que la vérité, répliquai-je; je ne dis que ce que sauront bientôt tous ceux dont vous avez surpris l'existence, ce que la voix publique répétera partout sur votre passage. Le comte Arlotti est un lâche.

— Sang du Christ! reprit Arlotti, êtes-vous fût d'oser répéter une insulte que personne ne m'a jamais faite impunément? Venez-vous me provoquer jusque chez moi? Que diable ne demandez-vous? En quoi suis-je responsable du tort que vous faites vous-même? Est-ce ma faute si on a découvert votre intrigue avec madame V. et si le mari use de ses droits comme il l'entend? Ces querelles de ménage ne me regardent pas. Etes-vous un enfant à qui l'on fait croire tout ce qu'on veut? Vous vous retrarécitez; vous me rendez justice. Je ne suis pas d'humeur à tolérer en public de pareilles incartades...

— Vous êtes un mi-érable! répliquai-je avec une fureur que je ne pouvais plus contenir. C'est vous qui me rendez raison de votre infâme conduite, ou je purgerai moi-même la société d'un scélérat de votre espèce.

En disant ces mots, je tirai un pistolet tout armé de dessous ma redingote et j'en dirigeai le canon vers lui sans savoir ce que je faisais. Ma fureur était à son comble, et si j'eusse surpris sur son visage le moindre signe de crainte ou d'hésitation, c'en était fait de sa vie; mais il me sourilla pas.

— Vous voulez donc absolument vous battre avec moi? me dit-il avec beaucoup de sang-froid. Eh bien! soit. Je n'avais pas l'intention d'en venir là. Mais après ce qui vient de se passer entre nous, il n'y a plus de transaction possible. Je suis à vos ordres. Je vous laisse le choix des armes, et quelles que soient vos conditions, je les accepte.

J. LAPRADE.

(La suite au prochain numéro.)

Journal d'un Colon (1).

(Suite. — Voir les Nos 268, 270, 271.)

Où! mon cher Armand, que je dus vous sembler ridicule, lorsqu'il y a trois ans, à votre retour d'Afrique, je vous fis voir, tout fier que j'étais de leur belle venue, les plantes grasses qui ornaient mon petit jardin de la rue de Navarin; et comme toute ma famille de cactus et d'agaves dégingolés dans mon estime devant ces plantes gigantesques, capables, à elles seules, d'arrêter un escadron!

M. Pharaon riait sous cape de ma surprise.
— Vous n'êtes pas indultent, lui dis-je.

— Bien au contraire, reprit-il, et, pour vous le prouver, je veux vous mener ce soir à une feschta religieuse chez des Arabes.

Je quittai M. Pharaon pour monter à la caserne; la distribution du dîner était commencée. Le menu consistait en une soupe prétendue grasse, un plat de bœuf et de haricots, le pain et le vin.

Au moment où j'étais, un colon séria :
— Nom de non, c'était un peu autrement gouverné qu'on sur les bateaux plats, on avait l'air de quoi tortiller tant qu'on voulait, qu'on en laissait toujours pour ceux qui avaient des frimabales la nuit, et puis qu'on n'avait pas un crâne cuisiné, tandis qu'on n'avait pas...

— Tiens! reprit un autre, tu regrettes les bateaux plats, tu trouves? Eh ben pourquoi donc, quand nous y étions, qu'on travaillait toujours tout mauvais, et qu'on tu disais toujours que l'avais fait quand tu sortais l'après-midi?

— De table où? c'est table! fit une aigre voix de femme.
— Oui, reprit un autre, c'est comme sur la vapeur du Rhône, y criait toujours qu'il n'avait pas son compte de vin, et qu'on l'administration était une voleuse qui s'pochardait aux dépens des pauvres colons.

— Eh ben après, j'étais en des quatre qu'on a trouvés un matin endormis dans l'liquide, le nez sous la pièce qu'ils avaient saignée la nuit.

— Ah! ah! ah! c'est vrai, fit la chombrée en riant.

— A preuve qu'il a le nez rouge, fit un ex-teinturier, j'y m'y connais, moi! le bois de canche, c'est bon teint.

— L'gouvernement te l'garantit pour un an, ton nez, mon vieux.

— Ah! ah! ah!

— N'empêche, continua le réclament, qu'on sera toujours la même chose, que les gros s'engraissent aux dépens des petits.

Je dis au chef d'escouade qu'il pouvait disposer de ma ration, que je ne déroberais pas.

— Tiens! dit une femme jalouse de tout ce qui arrivait d'heureux à ses voisins, vous dinez en ville, et hier aussi, y en a qu'on t'a la chance.

— Parbleu, reprit une autre à voix basse à laquelle nous avions donné des couches pour son enfant qu'on emmanquait; parbleu, eh! eh! ça s'conçoit, madame est gentille et bien mis; monsieur parle d'or, c'est un artiste, et les colons c'est du trop petit monde pour des gens comme y faut. J'étais bien sûr qu'il n'aurait pas longtemps à son pied; du beau monde ça trouve toujours chausserie à nos pieds.

Ces paroles malveillantes dans la bouche de cette femme m'indignèrent; je me contins cependant, et lui dis avec tranquillité:

— Pourquoi, madame, ne cherchez-vous pas aussi une chausserie qui vous allât; vous avez le pied assez mignon pour tomber juste.

— Monsieur veut rire. Non, non, moi, je ne vas pas dîner en ville, moi! j'abandonne pas comme ça les amis, j'ai trouvé que la toutouille du gouvernement est assez bonne pour moi. Pas vrai, Sidore, dit-elle en regardant son mari qui regardait nous-mêmes un ois énorème.

— Tu n'embêtes, fit brutalement celui-ci.

— Tiens, c'ours!

J'avais pris dans une caisse ce que j'étais venu chercher, et je me disposais à gagner la porte lorsqu'un colon de mon escouade me dit sans mauvaise intention apparente:

— M. Beaucé, rentrez-vous coucher?

— Oui, répondis-je en m'en allant.

— Cela suffit, reprit la femme jalouse.

Et j'étais déjà sur l'escalier lorsque je l'entendis s'écrier avec force:

— Jacqueline, vous bannirez le lit de monsieur.

Et la chombrée de rire.

Ces petites scènes fraternelles s'étaient renouvelées si souvent, que j'y étais accoutumé; tant qu'elles ne se passaient pas devant ma femme, et qu'elles n'attaquaient que moi, je ne disais rien.

En sortant de la caserne, je rencontrai ma femme et mon garçon; ils étaient allés faire une petite excursion autour de la ville en compagnie de la femme d'un colon de l'escouade voisine de la nôtre avec lequel je m'étais un peu lié.

Ma femme et moi nous nous dirigeâmes vers la maison de M. Pharaon.

Il était déjà tard, nous nous hâtâmes de dîner; M. Balliste, à qui nous fimes part de nos projets pour la soirée, voulut être de la partie, bien qu'il connût les cérémonies en question; mais l'indigène qui donnait la feschta était de ses amis, et il pensait que sa présence ne nous serait pas inutile.

Mon impatience était grande, à neuf heures nous partîmes.

Après avoir suivi les sinuosités de quelques ruelles sombres, dans lesquelles nous rencontrâmes de temps à autre une grande vapeur blanche se glissant lentement le long des murs, à vapeur qui n'était autre chose qu'un Arabe hermétiquement enveloppé dans son burnous, les cadences précipitées du derbouck (2) vinrent frapper nos oreilles.

La fête était commencée.

Il faisait tout noir, et bien que nous fussions en décembre, un vent chaud soufflait du désert; le bruit de nos souliers à talons sur le pavé sonore éveilla de singuliers échos. Les sons mats du derbouck devenaient plus distincts, et à mesure que nous approchions c'était comme un brouhaha étrange de voix confuses.

Je vous avoue, mon cher ami, qu'arrivé devant la maison, une certaine émotion me saisit, je me trouvais en ce moment parfaitement disposé pour assister à une fête nocturne et mystérieuse.

— Attendez, dit Balliste, et il entra seul.

— Des Arabes entraient et sortaient à chaque instant et se croisaient à la porte en nous regardant.

— Est-ce qu'il faut être annoncé? demandai-je à voix basse à mon compagnon.

— Pour nous qui portons le képi galonné, c'est inutile; mais les indigènes n'aiment pas les surprises, et pour vous Balliste a bien fait.

En ce moment celui-ci revenait.

— Venez, nous dit-il.

Nous entrâmes.

Figurez-vous, mon cher Armand, une vaste cour remplie d'indigènes; il y en avait jusque sur les murs des maisons voisines. Au fond, dans le coin de droite et en face de la porte s'élevait une tente d'étoffe rayée, sous cette tente et accroupis sur de mauvais tapis et des nattes en palmier nain, quatre musiciens rangés en cercle promenaient leurs doigts avec une extrême agilité sur le derbouk kab et aussi sur une façon de tambour de basque sans cybales, rendant un son mat ou fêlé suivant que la double ficelle qui traverse diamétralement l'instrument est plus ou moins tendue.

Ce tambour, qui a la forme d'un tamis, est troué dans la partie inférieure du bois qu'il l'enroule; c'est par ce trou que, durant la note de la main gauche, l'instrumentiste soutient l'instrument dressé, ce qui lui laisse la liberté de frapper aussi avec les quatre doigts restés libres, en faisant faire un léger saut au tambour que la main droite parcourt vivement en s'éloignant ou se rapprochant des bords selon qu'il veut nuancer les sons.

Entre les musiciens et accroupi comme eux je remarquai un Kabyle, la tête couverte de la chéchia rouge, et vêtu simplement de la gandhoura (1). La figure de cet homme, que j'examinai longtemps quand je sus que c'était le mokadem (grand-prêtre de la secte que les affiliés nomment leur père), exprimait une longueur maladive qui répandait sur ses traits largement dessinés un certain air de douceur. Peu à peu je le vis s'abandonner, en chantant, au dévotieux plaisir qu'il semblait éprouver, je vis sa tête baissée se balancer de l'un à l'autre épaule, ses yeux s'animer, un feu sombre et fulgurant jaillit de sa prunelle enfoucie, ses dents se serrèrent comme pour mordre les paroles au passage, ses doigts secs et nerveux se promener, courir, glisser sur le parchemin du derbouk avec une sorte de frénésie; c'est avec peine qu'il dominait l'espèce de convulsion générale qui le parcourait; alors, l'expression de sa figure était complètement changée, la longueur avait fait place à un sombre délire, et cette expression ne changea une seconde fois que lorsque le rythme, devenu plus lent, dimma, dimma, jusqu'à l'instant où tous les instruments se turent, où toutes les voix s'éteignirent. De chaque côté des musiciens appuyés au mur, deux rangs de chanteurs glapissaient à l'unisson des lumbags à Mahomet ou Mahomet.

Un milieu du cercle il y avait deux chandelles que le vent courait terriblement, et un réchaud de terre sur lequel brûlaient de pénétrants parfums.

Dans un autre coin de la cour, à gauche, c'est-à-dire au point diagonal opposé aux chanteurs, plusieurs indigènes étaient occupés à entretenir un feu qui jetait sur leurs faces étranges ses reflets fantastiques.

Ceux qui causaient causaient à voix basse; personne ne fumait.

Nous demeurâmes debout; ce que voyant, le maître de la maison nous fit apporter un banc qu'on alla emprunter dans le quartier, et la fête recommença ou plutôt continua.

Le mokadem entonna d'une voix rauque et chevrotante un des cantiques de la secte que les musiciens répétaient ensemble; puis les assistants dirent le refrain, refrain qui revient si souvent que, malgré mon ignorance de la langue arabe, je pus le retentir et le prononcer.

Ce refrain, le voici :

« La illah illa Allah,
» Mohammed rassoul Allah (2). »

Cet hymne dura près de vingt-cinq minutes, et le refrain revenait au moins quatre fois par minute.

Après cet hymne un autre, sur un air à peu près semblable, puis un autre, puis encore un autre, puis un autre encore.

Pendant ce temps le plus parfait silence était observé, ceux qui entraient, ceux qui sortaient prenaient les plus minutieuses précautions pour n'occasionner aucun dérangement, ni faire aucun bruit.

Enfin, bien que tout cela m'étonnât par son étrangeté, je commençai à trouver que ce n'était que chansons, lorsque le refrain du commencement vint de nouveau sourdre à nos oreilles :

La illah illa Allah, etc., etc.

Puis si se fit un grand silence, qui dura quelques secondes. Alors le mokadem prononça trois fois, avec un accent d'autorité extraordinaire, le nom sacré d'Allah. Aussitôt plusieurs individus vinrent se ranger sur une mêlée, devant l'orchestre, et répéterent à l'unisson avec toute la vigueur de leurs énergiques poumons :

Allah, Allah, Allah.

tendu, sur lequel on frappe avec les doigts en graduant le son selon que l'on s'approche ou s'éloigne du point de centre.

(1) Espèce de chemise longue très-féculée et à manches courtes.

(2) Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.

— Ah! nous y voilà, attention, me dit M. Balliste.

Alors il se fit autour du feu un certain remue-ménage : il me sembla entendre un bruit de ferraille.

Puis les chanteurs recommencèrent à chanter, les musiciens à frapper sur la peau chauffée de leur instrument, et le refrain : La illah revint à la fin de chaque strophe avec la même régularité.

Mais peu à peu le rythme s'anima, de temps en temps de sourds mugissements sortaient des groupes d'Arabes qui entouraient la tente, lorsque tout à coup un cri sans nom, un hurlement prolongé retentit près de nous; en même temps un homme s'élançait d'un bond jusqu'aux pieds du mokadem en renversant tout sur son passage.

Et les chanteurs continuaient de chanter, et les musiciens continuaient de frapper les tambours de basque avec une nouvelle ardeur.

Alors l'Arabe qui s'était ainsi élançé commença une danse diabolique : lentement d'abord, il sauta sur une jambe, puis sur l'autre, puis il balança la tête d'arrière en avant et d'avant en arrière, et peu à peu accélérant le mouvement, il en vint à sauter à pieds joints et à imprimer à son corps des contorsions si bizarres et si brusques, que sa ceinture se déroula comme un grand serpent rouge, que sa chéchia tomba à terre et que sa chaasta (1) s'épandit en mèches ébouriffées, tantôt lui couvrant la face, tantôt lui frappant le dos : ce qui donnait à toute sa personne ainsi qu'à toute la scène un caractère de sauvagerie horrible. Pour qu'il ne tombât pas, un des chahouhs de la secte, grand et vigoureux gaillard, le tenait solidement avec une main par le col de sa gandhoura.

Je regardais ces jeux d'enfer avec une surprise extrême, lorsqu'un cri à peu près semblable à celui qu'avait poussé le danseur alla chercher un écho jusque dans les rues voisines, en même temps un second danseur se mêla à la partie.

Celui-ci était grand, maigre, osseux; pour danser, il conservait son burnous, moins le capuchon; il avait quitté sa chéchia. Je ne pus voir sa figure, il nous tournait le dos; mais sa tête étroite, longue et pointue, surmontée de sa chaasta emmêlée, me dédommageait largement par sa silhouette fantastique.

Rappelez-vous qu'il n'y avait pour éclairer tout ceci que deux chandelles posées à terre, et que tous les individus qui nous maquinaient la lumière (le second danseur était de ceux-là), devenaient des ombres noires prenant un caractère fantasmagorique de plus en plus curieux.

Enfin un troisième cri se fit entendre suivi d'un autre danseur, puis un quatrième, puis un cinquième, en peu de temps il y eut une dizaine de danseurs devant les musiciens, tous sautant, celui-ci haut, celui-ci plus bas, et à contre-mesure les uns des autres, tous jetant leur tête en avant et en arrière, comme s'ils eussent tenu absolument à s'en séparer. Je remarquai même parmi eux un enfant de douze à quatorze ans au plus, lequel n'était pas le moins ardent à se disloquer. Ce fait, pendant un moment, un spectacle effrayant, et, le croiriez-vous? ces chants, cet accompagnement bizarre, tous ces vêtements blancs, faiblement éclairés par une lumière incertaine, les sombres silhouettes des danseurs, finirent par agir sur moi à mon insu, et me charmèrent pour ainsi dire au point que M. Pharaon me surprit murmurant avec les chanteurs le

La illah illa Allah.

et balançant ma tête en mesure.

— Oh! oh! me dit-il tout bas, est-ce que vous allez entrer en convulsion; tenez, si cela est, voici Balliste qui vous servira de chaouch, il a le poignet solide.

— Soyez tranquille, fis-je sur le même ton; cependant j'avoue que tout ceci me grise. Combien de gens à Paris y parviendraient cher la place que je tiens aujourd'hui dans cette cour!

J'avais à peine terminé ma phrase, qu'il se fit parmi les danseurs un grand mouvement; l'un d'eux venait de tomber à terre dans un état d'exaltation incroyable. Son chaouch avait peine à le maintenir, il tombait et se relevait en faisant sortir de sa poitrine essouffée des sons gutturaux semblables aux rugissements du lion; ce pauvre chaouch faisait de vains efforts pour l'envelopper dans une couverture ou au moins dans son burnous, il lui glissait toujours entre les bras et se roulait par terre en serpentant entre les jambes des spectateurs.

Un moment il se releva presque droit devant moi; ses yeux hagards, sans vue, sortaient de leur orbite, la sueur perlait à gouttes pressées sur son visage contracté, ses dents se heurtaient à se briser, ses poings s'ouvraient et se fermaient sous l'effet de nerveuses contractions, et sa chaasta, épuisée sur son crâne rasé en mèches crépues et désordonnées, faisait de toute sa personne une épouvantable image de la déraison humaine.

Instinctivement je me levai et me tins sur la défensive.

Balliste, qui vit le mouvement, me toucha de la main sur le bras et me fit rasseoir.

En ce moment, un des chahouhs alla près du feu et en tira une sorte de pelle de fer rouge à blanc; aussitôt il fut pressé, entouré des quelques danseurs qui, comme le premier, étaient tombés évanescés; ce fut alors autour de ce fer rouge, que le chaouch tenait levé, une lutte inexprimable, insensée; tous voulaient l'avoir, et c'étaient des grincements de dents horribles, des hurlements affreux, des rugissements féroces.

Cette lutte ne pouvait durer, le danseur qui était tombé le premier tournait en grondant sourdement autour du groupe qui se disputait cette proie étrange, sur laquelle il lançait de temps à autre et de côté de terribles regards de convoitise.

Enfin, tout à coup il se repêcha sur lui-même, et d'un bond

(1) Touffe de cheveux que les Arabes conservent au sommet de la tête dans toute sa longueur. C'est par là qu'un jour de leur mort Mahomet doit les enlever pour les mener au ciel.

(1) Il s'est glissé une erreur dans notre dernier article; à propos des statues exposées au Musée de Cherbourg, nous avons parlé d'une belle copie de la Vierge de Milo, c'est de la Vierge de Médicis qu'il faut lire.

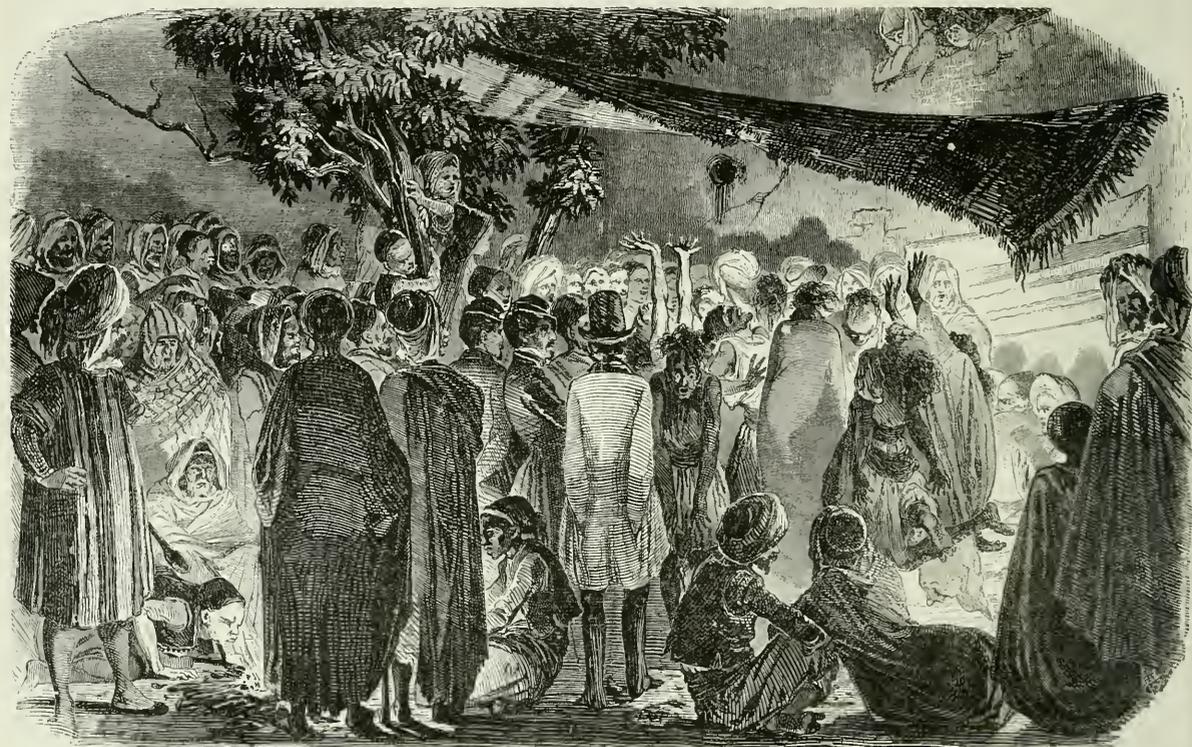
(2) Le derbouck est une espèce de vase en terre cuite au loag col et un gros ventre, dont le fond, au lieu de solide, est recouvert d'un parchemin bien

formidable, sautant sur le bras du chaouch, il lui arracha la pelle.
 Il se mit aussitôt à caresser ce fer rouge avec la main, lentement, avec une sorte d'amour, comme il eût caressé la joue rose d'une vierge de douze ans; puis il l'embrassa, et à plusieurs reprises se l'appliqua sur les joues, puis enfin passa nombre de fois sa langue dessus et dessous: on entendit alors crépiter la salive sur le fer rougi, et une forte odeur de roussi domina un instant la suave odeur de l'encens qui brûlait sur le ré-bouil.
 Et les chanteurs continuèrent de chanter, et les derbouckas résonnaient sous les coups pressés des musiciens.
 Bientôt, sur tous les points de l'assemblée, ce ne fut qu'un cri: B'rka, b'rka (a-sez, assez); un chaouch s'élança alors sur l'instrument encore rouge et l'arracha de force des mains du fana-



Les cuisines particulières des colons dans la cour de la caserne à Cherchell.

tique sectateur, qui se remit à danser un instant en chantant d'une voix chevrotante, entrecoupée par la fatigue et l'émotion: *La illah illah*. Sa jetant ensuite au milieu du cercle, et commençant par le mukaddem, il embrassa chaque musicien à la tête; puis, comme harassé par ce dernier effort, il le mba épuisé entre les bras des chaouchs, qui l'envoquèrent dans une couverture et l'emportèrent dans un des coins de la cour.
 Pendant ce temps, les clients et la danse continuèrent. A tout moment un danseur tombait, un autre le remplaçait, c'étaient toujours les mêmes convulsés, les mêmes rugissements féroces. La pelle rougie revint plusieurs fois, et fut disputée avec la même frénésie, caressée avec le même amour.
 — Ils ne feront rien de plus ce soir, me dit M. Balliste, les



Les aïssaoua. — Fescha religieuse.

plus enragés n'y sont pas: si vous en avez assez, je crois que nous ferons bien de nous retirer.
 — Volontiers, car aussi bien je suis sous l'empire d'hallucinations qui se dissiperont sans doute au dehors; cette étrange musique, cette danse et ces danseurs plus étranges encore, n'ont troublé les sens, tout dansé devant moi; sortons
 Une fois dans la rue, la vivacité de l'air devenu plus frais me remit dans mon assiette; à mes oreilles bruisaient bien encore les paroles rythmées de cet interminable refrain, ainsi que les sons mats du derbou kal. Les objets qui frappaient ma vue me semblaient bien n'être pas d'une parfaite immobilité, mais à mesure que nous nous éloignons de la maison l'air que les sens confus qui en sortaient devenaient moins perceptibles, je me remis, et avant d'arriver à la porte de M. Pharaon, j'étais enfin dans mon état normal.
 — Je suis assez content de vous, me dit-il, vous n'avez pas été trop inquiet.
 — D'ailleurs, reprit M. Balliste, ils n'ont rien fait cette fois-ci.
 — Et que font-ils donc quand ils font quelque chose? demandai-je à mon tour.
 — Mais ils avalent du verre pilé, ils mangent vivants des scorpions et des vipères, se font



Types d'enfants indigènes.

des entailles aux bras et en font jaillir le sang, mâchent des charbons ardents, etc.
 — Voilà qui est prodigieux; mais font-ils bien réellement ce qu'ils ont l'air de faire?
 — Je n'ose vous l'affirmer, et pourtant on s'y méprend; au reste, pour votre édification, je vous préterai en rentrant une excellente petite brochure sur les sectes religieuses de l'Algérie, vous pourrez, d'après ce que vous venez de voir et ce que vous lirez, vous former une conviction.
 — Mais quelle est l'origine des aïssaoua?
 — Vous trouverez tout cela dans le livre en question; lisez-le avec attention, et vous ne serez pas longtemps à trouver absurde ce que vous regardez presque aujourd'hui comme merveilleux.
 Nous étions arrivés chez Pharaon, où Balliste avait aussi sa chambre.
 — Tenez, me dit-il, voici la brochure, il n'est pas tard, si madame Beaucé le permet, je vais, pendant que vous êtes encore sous l'impression de ce que nous venons de voir, vous lire ce qui a trait aux aïssaoua.
 Après avoir entendu la lecture de ces quelques pages, j'avoue, mon cher Armand, que je me sentis peu à peu revenir de mon premier étonnement; cependant, mettant à part le verre pilé, la digestion des scorpions, et autres faits



Les porteurs d'eau.

propreté seraient commandées tous les jours par les chefs d'escouades, qui verraient à ce que chacun y prit part à son tour. Ces corvées consistaient à aller chercher le pain, le vin, la viande, à balayer les chambres, les escaliers, les cours et autres endroits. Ces différents services furent organisés immédiatement, et les hommes désignés.

Je tombai dans l'escouade qui devait balayer les chambres; j'allai prendre mon balai, et me félicitai de m'être pas tombé plus mal; il est vrai que les corvées devaient changer de nature chaque jour, et, tôt ou tard, mon tour devait arriver.

Ma femme, en me voyant armé d'un superbe balai, voulut absolument s'en servir à ma place; tout ce que j'eus à dire et faire ne servit à rien; il fallut céder. Elle me dit en riant: « Une reine de France fut bien rétribuée à reprendre ses bas; je puis donc, sans déroger, balayer cette chambre de caserne; d'ailleurs le balai te va mal. »

Quelques colons, ne trouvant pas la ration suffisante, et ainsi peut-être peu de leur goût, avaient installé dans la cour, le long des murs, des fourneaux construits avec deux ou trois pierres, sur lesquelles ils faisaient leur cuisine particulière.

Près de la porte principale, il y avait un groupe où la conversation paraissait très animée; je m'approchai pour écouter.

On disait qu'il allait très prochainement arriver un nouveau convoi de colons; que ce convoi, d'abord destiné pour Zurich et Novi, irait en notre lieu et place à Marengo, et vice versa.

Ce projet, vrai ou faux, diversement et bruyamment commenté, trouvait une sérieuse opposition sur presque toute la ligne.

— Nous sommes destinés pour Marengo, disait-on; nous avons quitté Paris pour venir à Marengo; notre drapeau porte le nom de Marengo écrit sur sa robe de soie, et nous



Les porteurs de pain.

surnaturels et impossibles devant le raisonnement, il reste en core la pelle rouge et léchée. Voulez-vous que nous la mettions de côté aussi, j'y consens. Mais il reste encore la danse, cette danse épouvantable, ces mouvements de tête horribles dont nous ne répétions pas dix fois le brutal balancement sans tomber évanouis. Cette danse dure souvent plus d'une heure, songez-y, et on aime tant (ce qui doit être) qu'il y ait un des-tous de cates dans les terribles et dégoûtantes exercices auxquels se livrent les assamou, il ne peut en être de même pour cette danse que tout le monde voit et que chacun peut sagement apprécier. Quant à moi, je trouve qu'il y a là de quoi prouver suffisamment leur stupide bonne foi et leur entraînement fanatique.

Quoi qu'il en soit, j'étais enchanté de ma soirée et du spectacle étonnant auquel je venais d'être admis; aussi, avant de quitter ces messieurs, je les remerciai sincèrement de m'en avoir procuré les émotions.

Dans la nuit, je rêvai que, changé en un immense derboucka, j'exécutais devant une société fantasmagorique une danse désordonnée, sur un plancher de barres de fer rouge; puis que quatre individus, dont je ne voyais que la chevelure ébouriffée, s'efforçaient à faire entrer malgré moi dans ma bouche un scorpion hideux. Je m'éveillai en sursaut, je portai la main à ma figure, et saisis une énorme araignée qui venait de me passer sur les lèvres; j'en fis justice et me rendormis.

Le lendemain dimanche, connaissant les habitudes des Parisiens, et craignant d'être encore obligé d'assister à des détails de toilette réprouvés par la civilité puérile et honnête, je me levai avant tout le monde, et tendis des draps au cou de mon lit.

Cette précaution souleva contre nous quelques sales plaisanteries de carrefour, auxquelles nous ne fîmes pas attention; mais néanmoins mon exemple fut suivi, et, en un instant, il n'y eut plus que ceux qui le voulaient bien qui purent être vus; seulement ils ne pouvaient plus voir.

En commandant les hommes de corvée qui devaient aller chercher le déjeuner, le chef de bateau nous avertit qu'il était alloué par jour à chaque colon dix centimes de poche, jusqu'à ce qu'on jugât convenable de les supprimer. Ce prêt devait être fait tous les quinze jours; de plus, chaque colon pouvait aller chercher une paire de souliers et une paire de sabots qui seraient imputés à son compte et inscrits sur son livret. Puis on nous annonça que des corvées de



Types de femmes indigènes.

changerions le drapeau avec lequel nous sommes venus ici! Nous ne le voulons pas.

— Il faut en tirer au colonel, proposa un colon.

— Le colonel nous a dit lui-même, reprit un autre, que c'était à Marengo que nous allions, et que c'était un beau et bon pays.

— Tiens! observa un troisième, à moi, il m'a dit que Zurich et Novi seraient meilleurs.

— Le colonel est un brave homme, qui trouve tout beau et bon, dit le factionnaire, se mêlant à la conversation.

— Est-ce que tous les pays ne sont pas bons quand on est ouvrier courageux et de bonne conduite? dit à son tour un vigoureux gillard qui s'était tu jusque-là.

— Possible; mais ils ne sont pas tous sains.

— Pas tous sains; est-ce que vous demeurez aux Tuileries, vous?

— Non, j'y demeurais rue Galande.

— Eh bien! est-ce que vous êtes fichu de me trouver un coin du globe plus malsain que la rue Galande?

— On sait bien que le ruisseau ne distille pas toujours de l'essence de rose, mais c'est pas loin des quais.

— Belle raison, ma foi! c'est donc sain les quais? Tenez, voulez-vous que je vous dise? il n'y a de pays malsain, là-bas comme ici, ici comme là-bas, que pour les fanatiques qui vivent dans la casse; et les irroènes qui vivent au cabinet; oh! pour ceux-là, Marengo, Zurich ou Novi, Novi, Zurich ou Marengo, c'est bonnet blanc, bonnet blanc, absolument le même idem, malsain; vous verrez ce que je vous dis. Quant à moi, j'irai où l'on me mènera. Voilà mon opinion.

— C'est égal, cria-t-on de toutes parts; nous sommes pour Marengo, nous n'irons qu'à Marengo; nous ferons plutôt des barricades.

Je quittai ce groupe pour me mêler à un autre; voici ce qui s'y disait:

— Tu verras que tu te feras une mauvaise affaire, et qu'un jour ou l'autre on te cassera les reins.

— Tiens, à cause donc?

— Parce que ces gens-là n'aiment pas qu'on les force; ils ne viennent pas te voir malgré toi; pour-quoi entres-tu chez eux si ça ne leur plaît pas?

— Parce que je suis Français et qu'ils sont Bédouins.

— Ce n'est pas une raison, dit un sergent de la ligne qui écoutait depuis un moment. L'usage, chez les indigènes, est de cacher leurs femmes. En nous imposant comme vainqueurs, nous leur avons promis de respecter leur religion et leurs coutumes, en tant que cela s'accorderait avec la tran-



La famille de Ghabrini, aga de Cherchell.

quillité et la purler publiques; ne les contraignez donc pas, laissez à l'occasion le soin de vous montrer ce que vous voulez voir; je suis le rencontrerai un jour ou l'autre, soyez-en sûrs; alors vous ne serez pas lenté de le retrouver, je vous en réponds.

— Oh! mon Dieu, reprit celui qui s'adressait plus particulièrement ces conseils, je voulais seulement savoir un peu comment c'était fait dans leur cas, comme ils appellent ça.

— Oui, et vous avez voulu aussi forcer les femmes à se montrer.

— Oh! rien qu'un peu; histoire de rire.

— Prenez-y garde; ils ne sont pas toujours disposés à la gaieté; un coup de yatagan est bientôt donné, et, ma foi, le bureau arabe n'y pourrait pas grand chose. Ainsi, suivez mon conseil; n'entrez jamais de force chez un Arabe, et, s'il vous y invite de lui-même, n'y entrez qu'avec défiance. L'arrivée des docteurs mit fin à la discussion, et chacun remonta dans sa chambre.

Les médecins constatèrent un assez grand nombre d'affections inflammatoires causées par la fatigue du voyage et par la nourriture trop substantielle des bateaux plats; beaucoup d'enfants étaient indisposés; une distribution de lait et de bouillon fut ordonnée pour le lendemain matin, les malades seuls et les éfatigés devaient y prendre part.

Après la visite, le déjeuner; mêmes réclamations que la veille: mauvaise qualité de vivres, petite quantité.

Nous nous habillâmes, et à neuf heures nous étions chez M. Pharaon.

— Déjeunons, s'écria-t-il dès qu'il nous aperçut; nous irons après chez le colonel, et ensuite je vous mènerai faire une visite aux ruines romaines qui sont en ville. Cela vous va-t-il?

— Parfaitement.

— Et demain, je vous laisse errer seul et où vous voudrez. J'ai affaire au bureau arabe une bonne partie de la journée; d'ailleurs, vous connaissez maintenant assez la ville pour ne pas vous perdre.

— C'est bon, Parisien, à table...

Le déjeuner terminé, pendant lequel, je dois vous le dire en passant, mon cher ami, ces messieurs firent inutilement sur mon goût une nouvelle tentative arabophile avec un formidable coucousson, nous nous rendîmes chez le colonel commandant supérieur.

En chemin, M. Pharaon m'exalta la bonté de ce chef militaire, l'affection qu'il savait inspirer à tous, civils ou soldats, par sa justice et son aménité. C'était lui qu'on avait chargé de fixer l'emplacement le plus propre à l'établissement des trois colonnes qui allaient entourer Cherchell, et il pourrait me donner quelques renseignements sur la situation topographique de chaque village et sur leur salubrité respective.

Admirai, chemin faisant, la gentillesse des enfants indigènes; ils sont, en effet, charmants; les petits garçons avec leurs échéchias rouges et leurs grandouras bleus rayés de blanc, les petites filles avec leurs calettes pointues en velours rouge, ornées de petites pièces d'or ou d'argent (1), et leurs foulards de tunis bleus rayés jaune. Tout petits, ils ont en général la peau extrêmement blanche (l'entends parler de ceux qui habitent la ville), beaucoup ont mal aux yeux.

Nous rencontrâmes aussi considérablement de jeunes filles enveloppées pour la plupart dans de grands foulards bleus, rayés jaune et rouge, ou jaune ou rouge seulement aux extrémités. Elles avaient sur la tête ou sur l'épaule de longues planches garnies de petits pains qu'elles portaient au four ou qu'elles en rapportaient. Ces petites créatures ainsi vêtues, ainsi chargées de cette planche qui projette sur la partie supérieure de leur corps une ombre vigoureuse, sont d'une grâce infinie; et lorsqu'elles s'arrêtent et se groupent avec leurs compagnes qui puisent de l'eau aux fontaines, elles forment au soleil qui joue sur elles autant de ravissants petits tableaux. Joignez-y quelquefois une vieille négresse enguêlée pour repousser, et la composition est complète.

Notre visite fut courte. Le colonel, chargé de besogne depuis l'arrivée de notre convoi, avait en outre à préparer tout ce qu'il fallait pour recevoir celui qui lui annonçait devoir arriver bientôt. Néanmoins, il nous reçut avec toute l'affabilité qui fait le fond de son caractère, nous causâmes quelque temps de Paris, du voyage, du caractère général qui présentait la masse des colons; il eut la bonté de me donner quelques renseignements sur les villages que nous étions allés à fonder, s'informa avec intérêt de ce que je comptais faire, et ne meocha pas qu'il lui semblait difficile que je fisse un bon cultivateur. Enfin, après qu'il m'eût assuré de sa bonne volonté à m'être utile, autant toutefois que ce que j'aurais à lui demander ne dépasserait pas les limites de son pouvoir et d'une rigoureuse justice. Nous allions nous retirer lorsqu'il me dit: — « Prenez ma bonne volonté à profit, si l'occasion s'en présente, il faut au moins que je sache bien votre nom. »

Il prit une plume.

— Vivant Baucé, fis-je.

Alors, comme si mon réveil en lui un souvenir, il posa la plume et me fixa quelque temps indécis; enfin, il reprit de l'air d'un homme qui cherche à fixer sa mémoire: — Baucé, Vivant Baucé! N'y a-t-il pas un artiste de ce nom?

— Il y en a deux, ou plutôt il y en avait deux: l'un, Jean-Adolphe Baucé, mon cousin; l'autre, Vivant Baucé, qui est devant vous.

— Alors, vous êtes l'auteur de la charge de mon neveu Gustave, laquelle me fit tant rire lors de mon dernier voyage en France?

(1) Tant qu'elles sont vierges, les filles portent cette calette, qui a la même forme et la même couleur pour toutes; on y ajoute seulement, suivant la richesse des parents, des ornements en or ou des pièces de monnaie.

— Serait-ce à monsieur Soumain que j'ai l'honneur de parler? demandai-je à tout tour, fort agréablement surpris de cette heureuse rencontre.

— Précisément.

— Il n'a pas dépendu de moi que nous ne nous rencontrassions à Paris, car votre neveu Gustave resta un an et demi d'ns mon atelier en qualité d'élevé.

— Oh! je le sais, mon frère m'a souvent parlé de vous. Je vous connais depuis longtemps; parlez-moi et prenez votre nom en note serait maintenant inutile. Revenez me voir, nous causerons du passé, aussi du présent, et davantage encore de l'avenir.

C'était le 10 décembre, jour fixé pour l'élection du Président de la République. Prévoyant que le colonel devait avoir beaucoup à faire en un tel jour et ayant nous-mêmes à aller déposer notre vote, nous partîmes.

J'étais enchanté du bienheureux hasard qui me faisait rencontrer, dans la personne qui avait la haute main sur les colonies du cercle de Cherchell, j'ai-tement une quasi-connaissance. Quant à M. Pharaon, il était fort content de l'idée qu'il avait eue de me présenter, à cause des bons résultats qu'il s'en promettait.

Vous voyez, mon cher Armand, que j'ai encore quelque chance dans mon malheur, non pas que j'espère beaucoup de cette rencontre pour améliorer ma position comme colon; non; étant tous arrivés en Afrique avec les mêmes droits, on ne peut ni ne doit faire plus pour l'un que pour l'autre. Je connais, d'ailleurs, assez mes compagnons pour savoir qu'ils ne souffriraient pas qu'on fit à l'un d'eux une faveur particulière, quand même cette faveur serait motivée; mais ce que je peux obtenir sans effaroucher leur susceptibilité égalitaire, c'est un conseil, en temps opportun, un renseignement utile. Cela ne tient pas grand place et peut facilement se cacher aux yeux jaloux. Vous me connaissez, du reste, vous savez que je suis fort peu solliciteur, et que de ma vie je n'ai rien su, ni rien osé demander; si je me réjouis donc de ma rencontre avec le colonel Soumain, c'est moins par ambition que par plaisir de savoir que, dans ce pays où j'arrive inconnu, il y a une personne qui sait qui je suis et ce que j'étais.

Ces raisons, je les donnai à M. Pharaon, qui s'obstina de son côté à voir dans cette rencontre un hasard fortuné pour moi.

Puisque je vous ai parlé de l'élection du Président, il faut que je vous raconte comment la chose se passa.

Le bureau fut installé pour les colons dans l'une des salles du caravansérail. A l'heure convenue, le président du bureau prit la liste des colons classés par bataillon et commença un appel nominal. Le colon appelé répondait, montrait sa carte pour prouver son identité et déposait son vote; on fit un contre-appel, et tout fut dit. Quant à la couleur du vote, je l'ignore. Et sortant du caravansérail, je retrouvai M. Pharaon qui venait de voter de son côté.

— Par où alliez-vous commencer nos pérégrinations archéologiques? me dit-il. Par Le Cirque, si vous voulez; cela vous donnera occasion de revoir les petits marabouts que vous aimez tant, et les haies de figuiers et d'aloès qui font votre admiration.

— Je vous suis en aveugle, dis-je, et nous prîmes la route d'Alger. Nous venions de dépasser le champ de manœuvre, lorsque je fis remarquer à mon compagnon une dizaine d'Arabes qui nous précédaient. L'un d'eux, couvert d'un burnous noir bordé de rouge, marchait seul en avant, trois autres le suivaient à distance mesurant leurs pas sur le sien; les cinq ou six autres se tenaient à quatre mètres et s'avançant en un front, barraient en quelque sorte la route en cet endroit.

C'est, me dit M. Pharaon, l'agha Ghobri qui se rend avec ses fils au marabout de son aïeul Sidi Ibrahim-el-Ghobri, dont je vous ai raconté les miracles.

— Et ce sont qui sont derrière, sont-ils aussi ses fils?

— Non, ce sont ses chouchous ou domestiques.

— Mais ils sont bien nuis plus des domestiques.

— Celui qui tient un grand bâton, c'est le bachnouh ou bourreau; c'est lui qui administre la bastonnade à ceux de messieurs les indigènes qui commettent quelques méfaits de petite police: on prétend qu'il n'a pas son égal dans tout le territoire pour faire sauter proprement une tête.

— Hélas! le pas, s'il vous plaît; je ne serais pas fâché de voir toutes ces illustrations en face. Et joignant le faire au dire, nous fûmes bientôt, et sans qu'ils eussent pu remarquer notre intention, devant l'agha et ses fils.

Aussitôt que l'agha aperçut M. Pharaon, il l'appela, et la curiosité me poussant, je suivis M. Pharaon. En s'abordant, ils se touchèrent le bout des doigts de la main droite qu'ils portaient à leurs lèvres, puis commença la kyrie des salutations verbales. Nous marchâmes quelque temps à côté les uns des autres; ces messieurs causaient en arabe, et comme je n'y entendis rien, je n'avais autre chose à faire qu'à examiner mon agha, aussi le fis-je à mon aise.

Permettez-moi, mon cher ami, de vous faire le portrait de cet homme, un des plus considérables de la contrée, car, comme il est peu probable que vous rencontriez jamais un marabout, peut-être ne savez-vous pas fâché de savoir comment cela est fait.

L'agha est de moyenne taille, il possède un peu de l'obésité; sa figure est ronde et pleine, son teint tout à fait européen; ses yeux, petits et gris, sont surmontés d'une ligne épaisse de sourcils blancs bâchés par la petite virgule. Il a le nez gros et plat; sa bouche grande sourit assez agréablement, et en relevant ses coins enfoncés laisse voir une horrible denture jaune; son menton est à demi caché sous une barbe grise et rare. L'ensemble de sa physionomie n'est pas très-intelligent et manque de caractère: il sait à peine signer son nom.

Par-dessus le haïck blanc, retenu sur sa tête par plusieurs tours d'une corde ou poil de chameau, Ghobri porte le burnous de Constantine, noir bordé de rouge, un foulard

de coton, passé dans sa ceinture, pend le long de sa ceinture gauche et va se rattacher au haïck, qu'il relève en découvrant la jambe avec une certaine coquetterie. Il est chaussé de babouches noires et de chaussettes de laine blanche; un foulard et un chapelet pendent de sa main droite. En somme, je lui trouve la tournure assez noble, mais sa figure est sans distinction quoique bienveillante.

Ses fils portaient à peu près le même costume. L'agha doit avoir 58 à 60 ans; il est décoré de l'ordre de la Légion d'honneur.

Chaque Arabe que nous rencontrâmes se précipitait sur le marabout et lui embrassait la tête en murmurant des paroles sacrées, sans doute, et en mettant la main droite sur la poitrine, puis s'éloignait ensuite avec respect.

VIVANT BAUCÉ.

(La suite à un prochain numéro.)

Peintures murales dans l'église de Saint-Méry.

PAR M. SÉBASTIEN CORNU.

L'église de Saint-Méry, située dans un quartier populaire, au centre d'une grande activité de circulation et d'affaires, perdue d'ailleurs au milieu des maisons particulières où elle est encastée, n'a pas, souvenirs politiques à part, la réputation qu'elle mérite, et n'est pas visitée par les étrangers et par les insoucients Parisiens autant qu'elle devrait l'être pour la beauté de sa nef et les peintures remarquables qui en décorent les diverses chapelles. Sous ce dernier point de vue elle peut être citée parmi les premières églises de Paris. En ce moment où la curiosité est éveillée sur notre ancienne école française, trop longtemps négligée, les Lahire, les Vanloo, les Jouvenet, les Coppel qui elle possédait peuvent fournir des sujets d'étude intéressants à ceux qui s'occupent de beaux-arts.

Dans ces dernières années, plusieurs de ses chapelles ont été décorées de peintures murales auxquelles nous avons consacré un article dans ce journal le 11 janvier 1845. De ces cinq chapelles une dernière restait à peindre. Ce travail, confié à M. Cornu, vient d'être terminé; il a été découvert pour la première fois au public dimanche dernier 21 avril par l'occasion de la fête de la bienheureuse Marie de l'Incarnation, qui pendant neuf jours va appeler les fideles à l'église de Saint-Méry.

Cette sainte, à la mémoire de laquelle est consacré le remarquable travail de M. Cornu, est une des dernières introduites dans le calendrier. Le décret de sa béatification n'a été publié qu'en 1791. Comme elle est peut-être peu connue en dehors de la paroisse de Saint-Méry, dont elle a été la gloire, nous en dirons quelques mots qui serviront à l'intelligence des compositions de l'artiste. Elle naquit en 1565. Jeune encore elle voulut se faire religieuse. Son père, Avrilot, seigneur de Champlatreux, s'y opposa et lui fit épouser le sieur Acarie, maître des comptes, le bâissa dans la misère de fuir à l'avènement d'Henri IV, laissa dans la famille avec six enfants en bas âge. Ses marabouts ne servirent qu'à manifester sa fermeté d'âme. Elle répara les désastres de sa fortune et consacra sa vie à des œuvres de bienfaisance. Henri IV et Marie de Médicis lui confiaient leurs aumônes. Des personnages éminents par leur piété s'inspirant d'elle. L'évêque de Genève, saint François de Sales, venaient lui demander des conseils. Saint Vincent de Paul disait qu'elle lui avait appris la charité. Quel plus bel éloge que celui-là! Elle contribua puissamment à l'établissement des Carmélites en France. Après la mort de son époux, elle entra dans cette communauté et poussa l'humilité jusqu'à vouloir rester sœur converse, donnant l'exemple de l'obéissance à son supérieur à sa fille aînée, sous-prieure de la maison d'Amiens. Elle fut depuis transférée au couvent de Pontoise, où elle mourut en 1618.

Tel était donc le sujet donné à l'artiste. Ici il n'avait pas l'avantage des perspectives lointaines, de la gravité qui s'attache naturellement à un sujet anémié. *Major ex longinquo reverentia.* A la vérité, les costumes pittoresques de lui faisaient pas défaut, mais il fallait se tenir en garde contre les sélections vulgaires, l'attrait des curiosités historiques, et la facile élégance de la donnée, pour conserver à son œuvre le caractère d'unité sévère et jusqu'à un certain point d'impersonnalité qui convient à la peinture monumentale. Arrière donc ici les réalités trop vives, le mouvement impétueux, l'éclat éblouissant de la couleur. La peinture ne doit être qu'une mélodie subordonnée, qu'un accompagnement harmonieux dans la grande symphonie exécutée avec la pierre par l'architecte. Si l'on voulait mettre en doute cette théorie, il nous suffirait de citer à l'appui justement l'exemple d'une des cinq chapelles de Saint-Méry, conçue dans un système tout à fait opposé, et qui fait l'effet d'une note discordante jetée dans une série, inégalement harmonieuse, mais suffisamment convergente. M. Sébastien Cornu était guidé par un sentiment trop juste pour tomber dans cette erreur. Dans trois compositions principales, conçues aux trois points de vue de la foi, de la charité et de l'espérance, il montre madame Acarie: 1° communicant avec ses enfants et ses domestiques; 2° soignant les malades et les soldats blessés; 3° dans l'extase d'une vision céleste, étendue sur son lit de mort, et voyant venir à elle le Christ et la Vierge, qui lui apporte une couronne d'immortalité. Ces diverses compositions sont sagement ordonnées et empreintes de calme et d'ascétisme. La tradition qui rapporte que madame Acarie était si belle qu'on se pressait à l'église pour la voir quand elle s'y rendait, traduite par un personnage du temps qu'on a conservé sur l'autel, malgré le contraste des tons noirs de sa couleur à l'huile avec les teintes plus claires des peintures exécutées à la cire par M. Cornu, a permis à l'artiste de céder aux affinités de son pinceau, en traitant d'une manière gracieuse la figure de la sainte, surtout dans sa deuxième composition. A droite et à gauche de

ce portrait il a représenté, comme se rattachant au sujet, le prophète Elie, fondateur de l'ordre du mont Carmel, et sainte Thérèse, réformatrice de celui des carmélites.

A. J. D.

Du rôle du Café dans l'alimentation.

Le peuple a gardé la mémoire de ce roi qui désirait que chacun de ses sujets put mettre la *poule au pot*; et, malgré les révolutions, malgré les changements successifs de gouvernement dont notre malheureux pays a subi la triste épreuve, le nom d'Henri IV se transmet d'âge en âge, ayant pour ancrée ce vœu d'une énergie concision. Mais ce vœu lui-même n'est pas encore près de se réaliser sur la terre. Pourquoi? L'économie politique pourrait vous le dire; quant à nous, notre intention n'est pas d'aborder aujourd'hui cette question: nous constaterons seulement, en passant, que ce grand roi a résumé d'un mot les termes de l'éternel problème qu'ont à résoudre les générations, celui de l'alimentation, celui de la distribution de la richesse. En effet, n'est-ce pas autour de ce problème que tourne le genre humain depuis qu'il est constitué en société? N'est-ce pas sous prétexte d'en apporter la solution que les diverses sectes socialistes ont amené autour de leurs systèmes toutes les passions mauvaises qui couvent dans notre monde désorganisé? Insensés, qui ne voient pas, ou ambiteux, qui ne veulent pas voir qu'il est possible d'être pas tout entier dans l'ouïs le mettent, et qu'il est peut-être insoluble, si dans l'homme, créés l'image de Dieu, on ne fait appel qu'à ses appétits, aux instincts matériels!

Mais, pardon de cette digression, à propos du rôle que joue le café dans l'alimentation. C'est qu'en lisant la note que nous allons analyser, notre pensée s'est involontairement reportée sur ces panacées que les charlatans du jour pronent à l'envi l'un de l'autre, et qui, certes, ne feront pas tant pour le bonheur matériel des ouvriers que les observations pleines de sagacité communiquées par M. de Gasparin à l'Académie des sciences.

Le problème des substances est difficile à résoudre, personne ne le nie. On pense en général qu'il doit être résolu par *addition*, c'est-à-dire par l'augmentation de la production et le bas prix des denrées; et c'est vers ce point que convergent tous les efforts tentés depuis longtemps. A Dieu ne plaise que nous détournions les économistes de cette voie! Mais l'on avouera que nous serions plus près de la solution si le progrès devait se faire, dirions-nous, par *sous-traction*? Non, pas précisément; mais en laissant les choses dans l'état où elles se trouvent aujourd'hui. Eh bien! c'est à ce résultat que semblerait conduire l'observation dont nous allons parler.

Nous devons d'abord dire qu'aux yeux de la chimie organique, les aliments destinés à la nourriture de l'homme contiennent différents principes plus ou moins favorables à l'alimentation, plus ou moins nutritifs. Dans l'état actuel de la science, les principes nutritifs sont représentés par l'azote. Plus un aliment contient d'azote, plus, en général, il est nutritif. Nous disons: en général, parce que M. Magendie conteste qu'on puisse conclure, dans tous les cas, les qualités nutritives d'un aliment de la proportion d'azote qui entre parmi ses éléments chimiques. Quoi qu'il en soit, il résulte d'observations nombreuses qu'il entre 20 à 26 grammes d'azote dans la ration journalière d'un homme fait.

Or, l'analyse démontre que le régime des ouvriers mineurs des environs de Charleroi ne renferme pas 15 grammes d'azote; et ce qui paraît le distinguer seulement des autres régimes, c'est l'usage habituel du café pris à tous les repas.

Ce régime est, d'ailleurs, assez curieux pour que nous le décrivions.

Le matin, en se levant, l'ouvrier fait ce qu'il appelle son café: c'est une infusion très-faible de café et de chicorée mélangés à peu près par moitié. Cette boisson, à laquelle on ajoute un dixième de lait, constitue presque entièrement la partie liquide de l'alimentation. Avant de se rendre à son travail, le mineur prend un demi-litre de ce café et mange une tartine de pain blanc avec du beurre. Il emporte avec lui, dans la mine, de painelles tartines beurrées et une bouteille de ferblanc qui peut contenir au plus un litre de café; ces aliments sont consommés par lui dans la journée. Le soir, en rentrant chez lui, il mange des pommes de terre cuites avec des choux ou tout autre légume vert; il termine ce repas par une tartine beurrée et une tasse de son café.

Tous ces ouvriers mangent en deux jours un pain de 4 livres; ils ne mangent de viande que les dimanches et jours de grandes fêtes, et boivent ces jours-là chacun une couple de litres de bière. Leur pain est toujours blanc et de bonne qualité. L'ouvrier, pendant la semaine, ne boit ni bière ni autre liqueur fermentée: son café est sa seule boisson.

Ainsi en résumé son alimentation se compose d'un kilogramme de pain, 60 gr. de beurre, 2/10 de litre de lait, 31 gr. 59 de café, et 31 gr. 59 de chicorée; la portion de pommes de terre et légumes cuits ensemble, qui est mangée le soir, est de 750 gr. au plus. Enfin, le demi-kilog. de viande mangée le dimanche donne 73 gr. par jour.

L'analyse de tous ces aliments donne seulement 45 gr. d'azote, au lieu de 23, proportion moyenne de l'alimentation en France. Or, cette nourriture est inférieure à celle des religieux de la Trappe, dont le teint pâle, la démarche lente, ainsi que le peu d'importance du travail mécanique auquel ils sont soumis, et que les ouvriers du pays n'estiment pas à plus du cinquième du travail d'un des leurs, témoignent d'une alimentation insuffisante. Elle est inférieure aussi à celle des prisonniers de nos maisons centrales de détention, dont le travail mécanique est presque nul et se réduit à de légers mouvements des bras, qui exigent plus d'attention et d'adresse que de force. Et cependant ce mineur est un ouvrier des plus énergiques, avec lequel nous mineurs d'Anzin, par exemple, qui se nourrissent bien plus largement, ne peuvent lutter.

C'est du café seul, dit M. de Gasparin, qu'on peut attribuer la possibilité de se contenter d'un régime que des enfants ne supporterait pas, et ce n'est pas comme substance nourrissante qu'il agit ici; l'analyse le démontre, puisqu'il n'entre que pour 0 gr. 232 dans les 15 gr. d'azote de la nourriture journalière. Le café a donc d'autres propriétés dont il faut tenir grand compte.

Achévé-t-il les fonctions digestives? Provoque-t-il une plus complète assimilation des aliments, on peut-être ne retarde-t-il pas la maturation des organes qui n'exigent pas alors une si grande consommation de matériaux pour se réparer ou s'entretenir? Dans cette hypothèse, ajoute M. de Gasparin, le café ne nourrirait pas, mais il empêcherait de se *démourir*.

Quoi qu'il en soit, cette action du café sur des hommes livrés aux plus rudes travaux est remarquable. Du reste, on sait combien sont sobres les peuples qui font un grand usage du café, et les distributions du café à nos troupes dans les fatigantes courses de l'Algérie sont regardées par les militaires comme un des meilleurs moyens de les leur faire supporter.

L'aisance qui règne chez les mineurs de Charleroi ne peut être mise en doute, et on le comprendra quand on saura que, grâce à ce régime, un homme avec sa femme et six enfants vit, sans faire de dettes, avec une journée de 2 fr.

Que conclure de tout cela? C'est que nous ne sommes en cor que sur le seuil de la science; c'est qu'à peine un coin du voile est soulevé, et que l'œil le plus ferme doit être ébloui par les perspectives immenses qui se déroulent à mesure qu'on avance. Remercions cependant ces hommes dévoués dont les recherches peuvent avoir de si grandes conséquences sur le sort des populations. S'il était prouvé, en effet, que, sans nuire à la santé, au développement et au maintien des forces, l'usage du café permet à l'homme de se contenter d'une nourriture beaucoup moins abondante, on pourrait avec moins de peine aux déficits des temps de disette, et l'on comprendrait qu'il est important d'étendre l'usage de ce breuvage, et de ne pas le gêner par des droits trop élevés, qui seraient alors de véritables taxes sur les objets de consommation générale.

Des Chemins de fer maritimes.

Au moment où, grâce aux efforts persévérants de l'Angleterre et des Etats-Unis, une semaine et demie va suffire pour franchir la distance qui sépare l'Amérique du Nord du continent européen, nous ne doutons pas qu'un grand nombre de lecteurs de *L'Illustration* nous sachent gré de leur offrir une description sommaire de deux bâtiments de la même espèce que ceux au moyen desquels il est devenu possible d'obtenir un résultat aussi magnifique.

Les bâtiments qui vont être employés sur les nouvelles lignes transatlantiques seront des vapeurs à roues ou à hélice, de la force de 1 à 800 chevaux, dont les dimensions peuvent être appréciées en imaginant qu'ils auront, les uns les proportions d'une frégate de premier rang, les autres celles d'un vaisseau de ligne du plus petit modèle.

Les ports de l'Amérique du Nord auxquels aboutiront nécessairement les lignes des vapeurs étant, d'ailleurs, éloignés de 1,000 à 4,200 lieues de ceux d'Europe auxquels ils seront reliés, il faudra que les vapeurs desservant ces lignes soient capables d'atteindre une vitesse de 43 nœuds et demi (24 kilomètres à l'heure) au moins, et de soutenir cette vitesse depuis l'instant de leur départ jusqu'à celui de leur arrivée. Ce sera un véritable prodige de rapidité en navigation, et on n'eût pas osé y croire il y a moins de dix ans. Mais aujourd'hui ce progrès est devenu très-réalisable, puisque des vitesses très-supérieures ont été obtenues sur les fleuves (16 à 17 nœuds), et nous avons la ferme espérance qu'avant longtemps la traversée d'Europe en Amérique, et réciproquement, s'effectuera dans une semaine. Nous ne voulons, pour preuve de cette assertion, qu'un résumé historique fait en peu de mots des progrès qui ont été accomplis depuis l'année 1839 jusqu'à ce jour.

A cette époque, malgré tous les efforts tentés pour perfectionner le plus possible la navigation à la voile, les paquebots des Etats-Unis mettaient 20 à 24 jours pour l'aller ou pour le retour. La création des premières lignes de vapeurs (considérée dans le principe comme une ténacité inutile) réduisit à 13 ou 14 jours la durée de la traversée, et voilà déjà maintenant que cette traversée n'exigea plus que 10 jours, c'est-à-dire moins de la moitié du temps primitivement nécessaire. Parvenu à ce degré de perfectionnement, le service des lignes transatlantiques n'exigea, pour atteindre la rapidité de marche des bateaux employés sur les fleuves, que quelques progrès dans l'exécution des machines et quelques applications des procédés scientifiques dont la découverte peut surgir chaque jour dans le monde industriel et savant, si déjà cette découverte n'est pas un fait accompli. Cette augmentation de rapidité une fois obtenue, on aura résolu la question conformément à ce que nous venons d'annoncer.

Les vapeurs des nouvelles lignes transatlantiques seront pourvus, avons-nous dit, de deux moyens de propulsion, les uns devant être à roues, les autres à hélice.

Nous avons peu de chose à dire concernant les vapeurs à roues. Ce genre de bâtiment est devenu très-commun sur toutes les rivières navigables du globe, et il suffira d'avoir aperçu la roue à aube d'une machine mue par un cours d'eau pour comprendre parfaitement le moyen de propulsion adapté à cette espèce de bâtiments; nous ferons remarquer seulement que le vapeur à roues représenté en tête de cet article est créé tout autrement que les vapeurs destinés à naviguer seulement sur les fleuves. Cette difficulté est commandée par la situation spéciale où se trouvent constamment placés les bâtiments employés sur mer et appelés à effectuer des traversées de plusieurs centaines de lieues, pendant lesquelles il est indispensable qu'ils soient capables de se suffire à eux-mêmes. Si la machine d'un vapeur lancé en plein Océan vient en effet à se déranger, ou

si le charbon lui manque, il lui faut des voiles pour suppléer son moteur momentanément paralysé. Du plus, les voiles d'un vapeur marin sont comme les ailes d'un oiseau aquatique; il trouve sans cesse à les utiliser toutes pour accroître la vitesse que lui imprime sa machine, tantôt pour trouver dans l'air un appui contre les mouvements violents que tendent à lui faire éprouver les ondulations profondes des eaux qui le supportent et le choc incessant des lames contre ses lames.

La vapeur à roues que nous donnons ici est une corvette de guerre portant des canons de gros calibre. Les paquebots transatlantiques ne seront pas armés d'une manière aussi formidable, mais ils auront, avec notre corvette, trop de points de ressemblance pour qu'elle ne donne pas d'une idée suffisante; nous n'avions pas d'ailleurs la liberté du choix, n'ayant sous les yeux que des vapeurs de guerre et pas un seul paquebot.

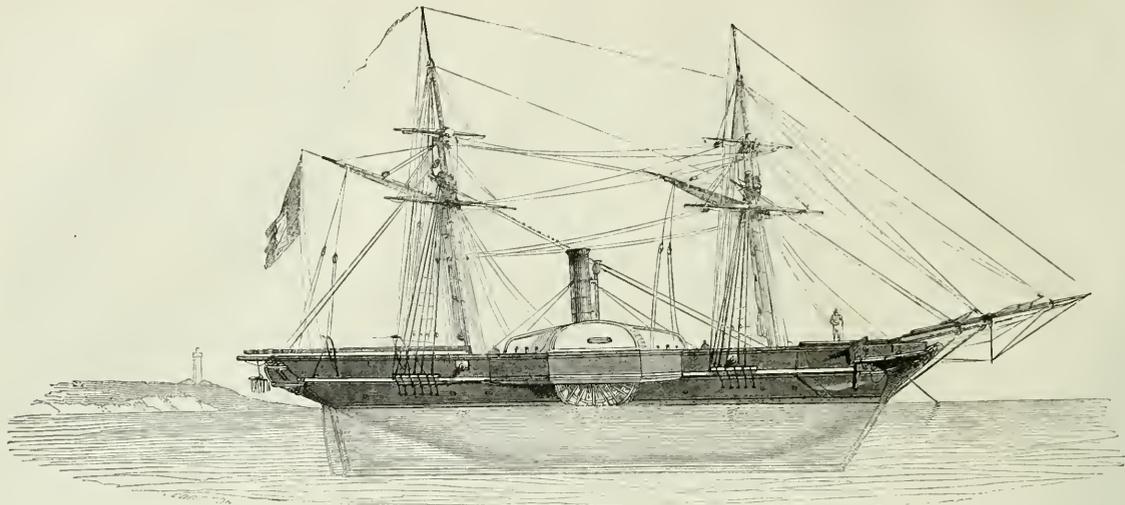
La courte description que nous venons de donner suffit amplement pour fixer les idées sur ce qui concerne les bâtiments transatlantiques à roues qui vont être employés sur les lignes en voie de création. Nous croyons devoir entrer dans plus de détails sur les vapeurs à hélice; d'abord parce que ce mode de propulsion est encore tout nouveau, et par conséquent très-peu connu; et puis parce que son adoption dans la navigation intérieure ne présentant que des inconvénients sans avantage possible, il restera exclusivement maritime, au lieu de devenir d'un usage universel comme les roues à aubes, et qu'alors un grand nombre de nos lecteurs ne le connaîtront que par les descriptions qui en seront publiées.

L'invention du mode de propulsion par l'hélice, qui a rendu déjà d'importants services à la grande navigation, et qui est appelé à en rendre de bien plus grands encore, est M. *Sauvage* du Havre. Comme la plupart des inventions françaises, M. *Sauvage* ne put pas réussir à faire adopter sa découverte par ses concitoyens, et il fut abreuvé de dégoûts les plus amers.

Importée en Angleterre par un autre que par lui, cette invention y fut éprouvée en 1840 sur le vapeur *l'Archimède*, et quoique cette première épreuve n'ait pas fourni des résultats supérieurs aux résultats obtenus alors au moyen des roues à aubes, les expériences furent pourtant assez encourageantes pour décider la construction de nouveaux bâtiments à hélice dont la coque était mieux disposée pour la marche que celle de *l'Archimède*, et qui surpassèrent en vitesse, dans les grosses mers, d'excellents vapeurs à roues mis en parallèle avec eux. Ces expériences conclues, exécutées principalement par la corvette le *Rattler*, dans l'escadre anglaise d'évolutions de 1842 et 1843, décidèrent la question en faveur du nouveau propulseur, et depuis cette époque il a été adopté par la marine d'Angleterre. La France, à son tour, l'a reçu de ses voisins, et après l'avoir éprouvé à bord de la goélette le *Napoléon*, du bateau de plaisance le *Passé-Par-tout*, et plus tard sur la frégate la *Pomane*, la goélette le *Pelican*, et la corvette le *Calon*, notre marine l'a adopté d'une manière définitive.

Cette adoption date donc d'une dizaine d'années seulement dans le premier des pays où des essais d'une importance suffisante ont été d'abord tentés. C'est bien récent encore, comparé à la durée de l'usage des roues à aubes appliqué à la navigation. Cette application remonte en effet jusqu'aux premières expériences de Fulton, c'est-à-dire à une quarantaine d'années environ ou au quadruple du temps depuis lequel l'hélice a servi pour la première fois d'une manière efficace. D'ailleurs autant les roues à aubes étaient connues de temps immémorial dans les arts, autant l'hélice est peu employée même aujourd'hui. L'emploi de ce mode de propulsion est donc encore dans l'enfance, et pourtant il fournit déjà des résultats au moins égaux à ceux que donnent les roues. Que sera-ce donc lorsque, grâce à une expérience un peu longue, on sera parvenu à le perfectionner au même degré que les roues à aubes! L'hélice imprimera alors aux navires des vitesses incroyables et rendra le marin complètement maître des éléments, au lieu d'être souvent dominé par eux comme il l'est encore à présent. Qu'est-ce pourtant que l'hélice employée dans la navigation? une simple vis dont le pas est ménagé de manière à donner à ses branches (filets) une grande étendue en largeur. Et de même que le moteur, d'une puissance immense, de nos machines modernes n'est que la vapeur d'eau de nos ustensiles de ménage concentrée jusqu'à un certain degré, l'hélice marine n'est elle-même qu'un instrument d'une espèce vulgaire, que le modeste tire bouchon, dont la forme a été très-développée en largeur dans les ailes, ou regard à la longueur de la tige (arbre).

L'inspection seule de nos dessins justifie cette opinion. L'hélice, on le voit, est donc un instrument d'une extrême simplicité. Quant à la manière de comprendre comment elle peut produire un mouvement de propulsion d'un immense effet, cela est très-facile. Personne n'ignore, en effet, quelle résistance éternelle oppose à un effort d'arrachement une vis enfoncée dans un objet quel qu'il soit. Cette résistance se produisant, d'ailleurs, dans le sens de la parallèle à l'axe de l'hélice; qu'on imagine des filets d'eau en nombre incalculable venant s'appuyer sur les ailes de l'hélice et se remplaçant indéfiniment à mesure qu'ils tendent à être repoussés, il est évident que, si le mouvement de rotation de l'hélice est très-rapide, l'action du propulseur dans le sens de sa longueur acquerra une énergie immense; et si ce propulseur est fixé d'une manière invariable à l'extrémité d'un corps facile à mettre en mouvement, tel que la coque d'un navire, ce navire pourra atteindre une vitesse considérable. C'est justement ce qui a lieu pour les vapeurs marins à hélice; et la vitesse que leur imprime leur moteur interne (la machine) est d'autant plus régulière et mieux soutenue, que l'hélice étant constamment immergée, il n'y a jamais intermittence dans son action, contrairement à ce qui a lieu pour les roues à aubes, que les mouvements de tout genre du navire et les ondulations de la mer tendent, à chaque instant,



Corvette à vapeur à roues, d'après un dessin de M. T. Barrellier.

à faire tourner à vide ou à submerger jusqu'à l'arbre de couche (l'essieu), au grand détriment de la rapidité de la marche du bâtiment et de la conservation de sa machine.

De plus, nous ne devons pas omettre de dire que les vapeurs à roues doivent être construits d'une manière toute spéciale et fort défavorable pour naviguer à la voile; tandis que les vapeurs à hélice ont les mêmes formes que les navires à voiles, et, leur machine arrêtée, ils ont des qualités pareilles à celles de ces derniers: témoin les expériences récentes de la frégate *la Pomone* et de la corvette *le Caton*.

Mais nous nous apercevons que notre sujet nous entraîne, et nous terminons cet article par quelques mots de résumé.

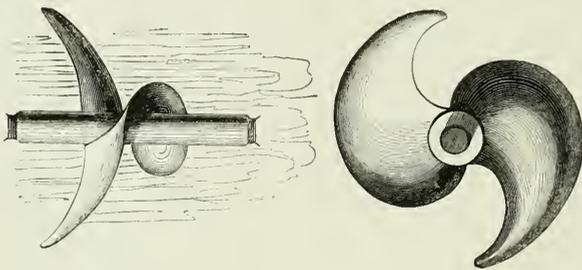
A nos yeux, l'hélice est appelée à remplacer prochainement, d'une manière complète, dans la navigation maritime, les roues à aubes, qui seront réservées pour la navigation intérieure. Nous avons cette conviction acquise d'autant plus fortement, que, pour combiner l'économie qui résulte de l'emploi du vent avec les avantages attachés à l'emploi d'un moteur interne, l'hélice assure d'étonnantes facilités. Il nous est aisé de le montrer, en faisant remarquer que, loin d'envalir un tiers au moins du bâtiment et de le couper en deux, au grand détriment de sa solidité, l'hélice et la machine destinée à la mettre en mouvement n'occupent qu'une place relativement très minime au fond d'un navire, et elle permet en même temps de conserver aux bâtiments de guerre, tout

aussi bien qu'à ceux du commerce, toutes leurs qualités anciennes, en compensant largement, par l'abrégement des traversées et par la sûreté de la manœuvre, ce qu'elles font perdre du côté de la capacité intérieure. Nous croyons donc

le moteur interne trouve son emploi comme simple auxiliaire destiné à agir dans certaines circonstances données (calme prolongé, danger de naufrage, combat, poursuite ou retraite, etc.); soit qu'il doive être capable d'imprimer au navire une vitesse assez grande pour approcher de celle des trains de marchandises sur les chemins de fer. Alors, nous nous plaisons à l'annoncer, les chemins de fer de l'Océan seront créés partout; d'autant mieux que, si la rapidité dans le trajet est moindre, les transports de tout genre y seront beaucoup moins chers, les voyageurs y auront plus de bien-être et seront mieux placés pour se connaître. Les peuples de toutes les parties du monde pouvant se rencontrer plus facilement, dès lors, à mille lieues de distance, qu'il y a trente ans à cent lieues seulement, les sympathies qui naîtront d'un contact sans cesse renouvelé, joint au mélange des intérêts de tout genre, rendront la guerre désormais impossible entre les nations les plus éloignées comme entre les plus rapprochées. La création des lignes transatlantiques entre les États-Unis et l'Europe, c'est un premier pas décisif accompli dans cette voie. Honneur et félicitations les plus vives

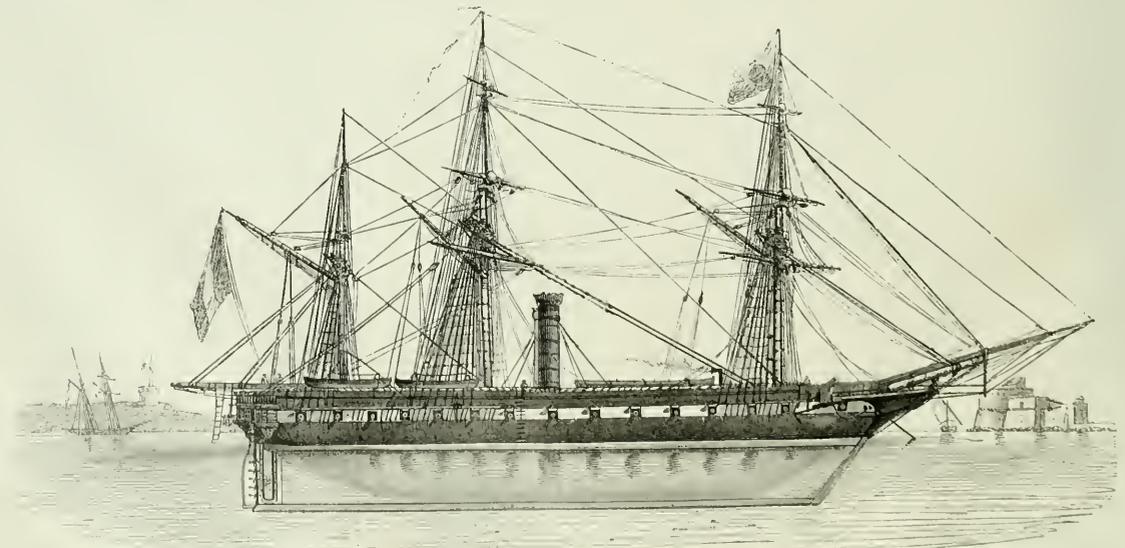
aux hommes intelligents et résolus qui ont osé tenter cette difficile entreprise en 1840, et à ceux qui vont, dans quelques jours, résoudre le problème d'une manière aussi large qu'elle sera heureuse!!!

JULES FEILLET.



Hélice. — Coupe longitudinale. — Coupe latitudinale.

que, la profondeur de la carène des bâtiments de mer et la rareté des occasions de briser les ailes de l'hélice contre un objet fixe ou flottant permettant toujours d'adapter une hélice à leur arrière, les deux systèmes, à voile et à vapeur, seront bientôt fondus dans un seul système mixte; soit que



Lusty, frégate à hélice, d'après un dessin de M. T. Barrellier.

Les théâtres de Paris, les Montagnards écossais et le *Moniteur de Péking*, actualités, par Stop.



Monk... La Restauration des Stuarts... Le Cuisinier politique... Charlotte Corday... Le Coup-d'Etat... Bonaparte... Camille Desmoulins... Toussaint-Louverture... Allez donc au spectacle pour vous amuser!

L'acteur: Vive la République! — Le public: Bravo! bravo!

L'acteur: Vive le Roi! — Le public: Bravo! bravo!



Les citoyens de Stirling (Ecosse) recevant une garnison écossaise.

Ni vu, ni connu, for shame.

Réforme du costume proposé au Parlement.



En attendant le vote du Parlement.

Les Montagnards français demandent à fraterniser avec les sans-culottes écossais.

— Garçon! donnez-moi le *Moniteur de Péking* et servez-moi un chaussois. — Voilà.

L'ÂNE de l'Institut.

Vous connaissez l'Âne de l'Institut? non pas de l'Institut de France. Je vous parle d'âne; y a-t-il au monde deux instituts qui puissent décemment se vanter de posséder un âne? Il s'agit donc naturellement de l'Institut national agronomique de Versailles.

Les hommes d'Etat de Charivari ont daigné les premiers s'occuper de ce personnage. Ils ont raconté qu'il venait du Poutou, qu'il coûtait à la République la somme ronde de dix mille francs; qu'un ami d'enfance, le fils de son dévout, un pucier n'hésiterait pas à dire son frère aîné de lait, avait été appelé auprès de lui pour le guérir de la nostalgie, en lui jouant sur je ne sais quel instrument certain air du pays; qu'à ce métier le frère de lait touchait les appointements d'un capitaine d'infanterie ou d'un juge de première instance. D'autres publicistes et hommes sérieux, ont répété les faits, toutfois en dégrossissant un peu les chiffres par simple pudeur; et ça a été dans toute la France un immense et joyeux scandale.

Nous noterons que le même jour où des reproches s'élevèrent à ce sujet de la tribune de l'Assemblée contre le ministère de l'Agriculture, les journaux racontaient une chasse aux flambeaux donnée dans le Jardin des Plantes à un loup échappé, et comment l'espègle évide de l'établissement n'avait été repris qu'après avoir mordu cruellement deux gardiens. On lisait aussi qu'une mission était donnée pour aller au fond de l'Afrique renouveler notre approvisionnement défectueux en bêtes fauves, et qu'un rhinocéros, attendu avec la plus vive impatience, ne pouvait manquer de faire son entrée dans la capitale au premier instant.

Or le mardi d'après la Quasimodo, l'Assemblée législative devait voter le budget de l'Agriculture; l'escouade des économistes les plus ultra-puritains combinait une chaude attaque contre le naissant institut, qu'ils appellent gaïement l'Institut de l'Âne, pour le bien distinguer, assurent-ils, de celui des académiciens. J'étais de très-bonne heure sur la place de la Concorde, aux abords du pont, et j'eus devant moi un représentant qui m'avait promis un billet d'entrée pour la séance. Il devait venir par le jardin des Tuileries, et le tonais soigneusement mon regard dirigé vers la grille, tout en me laissant aller à de tristes pensées et à de noirs pressentiments. Le budget de gardiens laissant échapper dans les pâturages du village, un force économe; d'un homme d'Etat changé en rhinocéros et condamné à manger à la gamelle avec un loup; d'un âne du Poutou traqué et mordu, à la leur des torches, par toute la réaction qui ricanait affreusement. Il emportait au galop dans l'un de ses paniers un portefeuille séparé de son ministre, et dans l'autre une pauvre petite faculté agricole au maillot, soufreuse et vagabonde.

Tout à coup je sens qu'on me gratte doucement à l'épaule, un grattement poli, très-agréable et flatteur, celui peut-être pour lequel les Latins emploient le verbe *fricere*. Je me retourne; ma figure se trouve en contact intime avec celle, devinez de qui?... de lui-même, parbleu! du personnage qui était devenu le lion du jour, sans avoir pris cette fois la peine de changer de peau, de l'Âne de l'Institut.

L'ÂNE. — Je vous ai reconnu de loin. J'ai reçu deux fois l'honneur de votre visite, et vous m'avez témoigné de l'intérêt. Vous pouvez me rendre un grand service. On décide aujourd'hui de mon avenir, de ma position sociale. J'étais trop inquiet pour rester là-bas à attendre dans ma loge; je me suis échappé. Quel bonheur de vous rencontrer tout juste au débouché de la route de Versailles. Connaissez-vous un représentant à qui vous puissiez me recommander, quelqu'un ayant des oreilles et de la voix, quelqu'un avec qui j'on puisse causer et s'entendre? Je plaiderais moi-même ma cause auprès de lui; j'essayerais de me faire de lui un champion qui le comprit, qui s'en pénétra.

MOI. — J'en attends un ici même, qui est de mes amis, et qui ne manque pas de ce que vous cherchez... Tenez, je l'aperçois. Nous n'avons qu'à aller à sa rencontre. Mais je vous prévins, mon cher l'Âne, qu'il tient à honneur de se rattacher à l'école des économistes.

L'ÂNE. — Ce sont eux dont je redoute surtout la vieille dent, eux qui me reprochent le plus amèrement le foin de l'Etat! C'est un des leurs qu'il me serait le plus utile de gagner. Présentez-moi et appuyez-moi vivement. Ne trouvez-vous pas mes droits bien lus et surs?

MOI. — Hum! hum! Je suis d'un tonneau sceptique; cependant je vous veux du bien et vous servirai autant que ma conscience me le permettra.

L'ÂNE (s'adressant à l'homme d'Etat). — Mon honorable confrère!...

L'HOMME D'ÉTAT. — Insolent!... Et j'ai oublié ma canne!... L'ÂNE. — Veuillez m'excuser avec ce refrain qui est la vertu première de l'homme d'Etat. Si vous êtes fin d'être déclaré un homme de la nation, je suis glorieux, moi, d'être déclaré une bête nationale. Vous et moi, notre dignité procède du choix et non d'un caprice du hasard. Nous sommes deux produits sans tache de l'élection. Nul doute que votre nomination ne soit pure de toute menée, de toute intrigue; croyez qu'il en est ainsi de la mienne. Voyez : je leve les quatre sabots sans attendre que vous leviez la main; les serments sont supprimés chez vous autres. Vous et moi, un procès-verbal en due forme constate que, parmi des millions d'éligibles, nous avons été reconnus les plus dignes d'être entretenus aux dépens de la République. Elle assure magnifiquement à vous un fauconnier, à moi une litère; à vous une caisse où puser, à moi un pot à tondre; je jouissances d'autant plus douces, qu'il est incontestable que nous ne les devons qu'à nos deux mérites respectifs. La Constituante, une assemblée de sages qui avaient l'air d'arguer d'argent, a ainsi organisé la chose. Depuis lors, hélas! la malveillance a pris à tâche de démolir tous ses travaux. Deux de ses lois restent seules debout : celle qui crée un institut du plus et m'y

accorde un pré, et celle qui vous ouvre une caisse. On prétend, mais je ne puis le croire, que vous autres économistes ne seriez pas éloignés de sacrifier mon herbe attaquée, dans l'espoir de consolider votre traitement. Ce serait une lourde faute. Moi chassé de ma loge, les qualifiés réactionnaires, contre lesquels je vous servais de paravent, n'auront plus que vos fauconniers pour point de mire; à votre tour vous perdrez à jamais toute caisse pour n'avoir pas eu le courage de défendre mon pauvre pré.

L'HOMME D'ÉTAT. — Peste de l'animal! qu'il est laid! Rangez-le qui je passe.

En ce moment une fourmière de bambins, de bonnes, de conserts, pullula par les mille voies des quinconces des Champs-Élysées. Ils criaient : « Le Rhinocéros est débarqué au jardin des plantes, allons voir le Rhinocéros, » et chacun émettait d'un pas plus ou moins rapide dans cette direction. Le temps était superbe; mon ami regardait les heureux promeneurs d'un œil d'envie; je lui fis observer que l'heure de l'ouverture de la séance sonnait à l'horloge des Tuileries.

L'HOMME D'ÉTAT. — Le président s'installe au fauteuil, dispose son timbre et son chapeau à portée de sa main, classe ses papiers, dix minutes. — Lecture du procès-verbal, une demi-heure. — Un quateron de représentants entrent un à un, sortent et rentrent, une bonne heure. — Sur l'ordre du président, les buisseries se mettent à la recherche d'un second quateron, une dernière petite heure. Avant que la séance sérieuse ne commence, nous pouvons nous jeter dans un mylord, courir au jardin des plantes et être de retour au Palais-Bourbon l'emploi ordinairement ce temps à écouter dans la salle d'attente mes solliciteurs; pour aujourd'hui je leur brûle la politesse, je rends visite au Rhinocéros.

MOI. — Sait-on qui vivra demain? Et qui donc se consolera dans l'autre monde d'avoir manqué, dans celui-ci, l'occasion de voir un Rhinocéros?

J'aurais dû inviter l'Âne à monter dans le mylord à côté de nous. J'aurais pu m'excuser; je n'ai pas le préjugé. Cela n'a pu manquer de le blesser, et cependant il traitait silencieusement à la hauteur du marche-pied, mudrant son allure pour ne pas nous humilier dans la personne du cheval que nous avions pris à notre service; comme cette politesse exquise le vengeait de mon procédé sauvage!

À l'arrivée d'un représentant du peuple, les cerveaux de tous les pensionnaires nationaux du musée entrent en effervescence. Du fond des loges, fossés, petits paires, il s'éleva un épouvantable vacarme de rugissements, mugissements, hurlements, grincements, pialements, sifflements. Je reculai, ne bougeant les oreilles; l'Âne était terrifié, ses quatre jambes gelaient; moi ami sourd.

L'HOMME D'ÉTAT. — On voit l'habitude de la vie politique vous manque à tous deux. Ceci approche un peu d'un toast dans un banquet. C'est moins que rien comparé à une délibération préparatoire pour une élection. Tenez, qui n'a point entendu un parti quelconque protester pacifiquement en séance, n'a nulle idée de la richesse d'effets qui se peut obtenir de l'instrument qu'on nomme gosier. Informons-nous de ce qu'ils veulent.

LE LOUP. — J'étouffe de rage derrière vos barreaux. Liberté! liberté!

LE RHINOCÉROS. — J'ai froid, tous les regards curieux m'impressionnent, je me sens déjà mourir ici. Liberté!

L'ÂNE. — Vous entendez, monsieur l'homme d'Etat, voici deux élus qui se débattent de tous leurs droits de bête nationale. Je propose un arrangement; ils y retournent aux bois et au désert quérir eux-mêmes leur pitance; avec l'argent qu'ils cotaient à la République on peut me conserver mon foin, et nous consolons pour une éternité votre....

L'HOMME D'ÉTAT. — Silence! animal incongru!

MOI (m'adressant au Loup et au Rhinocéros). — Mes bons amis, je ne puis que vous exhorter à la patience. Toute créature sur la terre a son lot de tribulations. Redites-vous sans cesse à vous-mêmes que vous êtes au monde uniquement pour servir à la satisfaction des besoins de l'homme. Or, de tout temps l'homme a éprouvé le besoin de former des collections d'animaux. Noé les tint dans une arche où le Rhinocéros endura des voisins sans nombre, et le Loup probablement une muselière. Songez qu'on se sentait sur l'eau; ici, vous êtes en terre ferme, pesez bien ce premier avantage. Alexandre-le-Grand n'a point soumis de province d'où il n'ait expédié un choix d'animaux à son ancien précepteur. Franchement, croyez-vous qu'à côté de la cuisine d'un vieux philospho il fit aussi bon vivre que dans un musée géré par toute une administration? Pesez surtout ce second avantage. Quel monarque d'Asie ou d'Europe a manqué de réunir autour de lui des bêtes curieuses? La Rome catholique elle-même voyait le chef suprême de tous les fidèles recevoir, avec reconnaissance et de commander de tous les croyants, bien des présents de ce genre. Que fait Louis-le-Grand des que le somptueux palais de Versailles est édifié? Par quel dernier absolu rehaussera-t-il encore la splendeur de son trône? Il cède au besoin d'y acoler une menagerie. Voilà le joyau inestimable qui complétera l'écrin, qui lui donnera une distinction sans pareille.

L'ÂNE. — Messieurs, je m'honore de loger sur le terrain de l'ancienne ménagerie.

MOI. — Ce musée parisien n'est que l'institution de Louis-le-Grand transportée. Quand le trône croule, quand le palais se délabre, l'institution vraiment utile survit et s'améliore. Reconnaissez donc, ingrats, que vous aussi, depuis Noé, vous avez gagné quelque chose aux progrès de notre civilisation. Et n'allez pas imaginer que ce besoin dont je vous parle soit pur caprice, dépravation, infirmité exceptionnelle engendrée uniquement dans les cerveaux de monarques blâsés par la satiété des jouissances et du pouvoir. Ne vous flattez pas du frivole espoir que si la terre n'était convertie que de républiques vous échapperiez à cette grande loi de la nature, la loi qui veut que l'homme coltize et que nous soyons collés. Point. Les démocrates américains sont fiers

de leurs magnifiques collections. Le démocrate bernois se prive pour acquitter l'impôt qui fournit à la nourriture d'une famille d'ours au fond d'une petite fosse : un peuple pauvre agit selon ses moyens. Le démocrate genevois, riche et sachant compter, mais qui pourtant se respecte, se croit obligé de maintenir sur son budget l'entretien d'au moins une paire d'aigles. C'est que, voyez-vous, l'animal colligé est indispensable à l'instruction de l'homme. L'homme a tant à apprendre de vous, même des plus humbles et des plus petits parmi vous, par exemple de la fourmi! O mes chers précepteurs, que cette vérité de tous les siècles, qui est pour vous si honorable, vous soit également consolante!

LE LOUP. — L'homme a vu les bandes de Loups allant en guerre se choisir de vieux chefs qui posent les sentinelles, excellent l'embuscade, combinent l'attaque nocturne, et l'homme s'est incrusté à imiter les Loups, mais, le pauvre sot! il a négligé la science première, celle qui apprend à ne pas s'étrangler maladroïtement entre semblables. Voit-on les Loups se méprendre et dévorer des Loups? Je vois tous les jours des hommes égorgés par des hommes; d'où cela peut-il venir? Évidemment de ce qu'en ne vous instruit pas assez, de l'enfance, à vous reconnaître entre vous. Qui veut sincèrement de mes leçons? Qu'on me rende à mes montagnes, et qu'il vienne m'étudier là.

L'ÂNE. — Merci de l'invitation; ce n'est pas moi que tu y prendras.

LE RHINOCÉROS. — Le Rhinocéros possède la sagesse. Il aime la paix et pratique l'unique procédé pour l'obtenir, qui est de vivre dans la solitude la plus complète. Quelquefois l'homme, à son exemple, a eu la bonne pensée de s'isoler de toute créature vivante. Il est venu au désert se nourrir de feuillage et de racines; il y goûta le vrai bonheur. Mais l'homme est léger; chez vous tout passe de mode. Tu viens de mes leçons? Je n'en puis donner qu'une seule et bien courte. Fais-toi anachorète, et tourne-nous vite les talons.

Broute dans ton coin, moi dans le mien; seulement laisse-moi le coin le plus chaud et où la feuille est la plus tendre, et tenons-nous le plus loin possible l'un de l'autre.

MOI. — L'homme vous rend justice, et c'est surtout dans votre pleine liberté qu'il se plaît à vous observer, à surprendre le secret de vos habitudes, de vos travaux et de vos loisirs. De tout temps il s'est livré à cette étude avec passion. Dans ses arts, dans sa politique, il est presque toujours l'imitateur de quelqu'un de vous, messieurs les animaux, et imitateur qui ne peut passer maître, du moins dans les arts. Mais il est une autre connaissance qu'il n'est pas moins jaloux d'acquiescer, c'est celle de votre conformation, vos beautés les plus secrètes, votre tempérament, votre appétit au juste et mille autres détails; et pour cela, il est forcé de recourir parmi vous certains sujets d'élite, pour les tenir ici sous sa main, les étudiant tout à l'aise. Chacun de vous possède son instinct spécial et qui a sa limite peu vaste; l'homme seul jouit du privilège de réunir en sa personne tous les instincts, ou plutôt il possède l'instinct par excellence, raffiné, supérieur, étendu, l'instinct universel, pour lequel le monde n'a pas de limites, la raison. La raison de l'homme veut embrasser dans leur ensemble toutes les parties du grand œuvre de la création, et peut-être est-elle sur le chemin d'inventer certaines des lois éternelles qui régissent la matière, de distinguer quelques lueurs de la vérité. Vous, Loup, et vous, Rhinocéros, vous trouvez probablement la raison, avec la vérité par-dessus le marché, pour une gigue de mouton ou pour une rampe de jaunes pousses printanières; et cependant, en fournissant à l'observation de l'homme certains faits de votre vie intime, vous contribuez ici, sans vous en douter, chacun pour votre part, au développement de sa raison et à la recherche de cette vérité, qui va poursuivant dans le cours des siècles et à travers les mondes dont est peuplé l'espace.

L'ÂNE. — L'homme doit être content de moi. Certes, je ne cache rien de ma personne ni de mes actions. Je sollicite, je provoque les regards en tout lieu, à toute heure. Je trouve du plaisir à observer; cela me flatte. Faites que ma bonne volonté me soit comptée, et que l'Assemblée ne me chesse pas de mon pré.

MOI. — Oh! quant à vous, mon bel Âne, l'homme vous doit une double part de reconnaissance. En vous accordant son attention, outre qu'il trouve à satisfaire la soif de savoir et à grossir le trésor de sa raison, comme en observant le Loup et le Rhinocéros, il trouve aussi de grands moyens d'améliorer son bien-être. Vous êtes utile à qui cherche la vérité, non moins utile à qui cherche d'abord à vivre. Aussi de sages gouvernants, jugeant que chercher à vivre ne peut nuire à la découverte de la vérité, et qu'une nation qui aurait cessé d'avoir faim serait probablement la plus apte à recevoir les lumières, ont-ils décidé qu'il y avait des animaux à en être certains qui seraient déclarés bêtes nationales à double titre; que, par conséquent, tout en continuant à jouir d'un ou même plusieurs râteliers au Grand Musée, où le fonctionnaire au bénéfice direct des savants et au bénéfice médiat de la grande famille humaine, servant ainsi à la noble satisfaction du besoin intellectuel, le genre Âne fournira de plus d'autres élus, chargés de servir à la satisfaction du besoin matériel, et qui seront invités à paître à l'Institut agronomique, au bénéfice direct des cultivateurs de France, d'où résultera le bénéfice médiat de l'humanité tout entière.

L'HOMME D'ÉTAT. — Mais ce nouveau pensionnaire de l'Etat, cet étrange animal, avec ses jambes en potreaux, son poil luxuriant, son poil sauvage et surnois, est loin d'être beau.

MOI. — Il a la beauté utile. Il a les formes soigneusement recherchées dans le boudet qu'on destine à produire le Mulet de trait et de charge. A-t-il besoin de vous rappeler que l'élevage du Mulet enrichit déjà plusieurs de nos départements, qui n'ont qu'un seul tort : celui de vendre tous leurs élevés à l'Espagne et de n'en pas réserver pour leur propre usage. L'Écossais David Low, professeur d'agriculture devant la célébrité est européenne, prédit que lorsque le cultivateur

comprendra parfaitement ses intérêts, il appréciera davantage dans le Mulet la sobriété unie à une santé inaltérable et à une vigueur rapide. L'homme s'associera un jour le Mulet, au lieu du Cheval, pour compagnie de ses travaux. Le Bœuf a été le travailleur agricole du passé, au Cheval appartient le présent, mais au Mulet l'avenir.

L'ÂNE versant une larme d'attendrissement. — Qu'on se fie à moi; les beaux muletiers ne manqueraient pas à la France. moi. — On a plaisanté sur l'énorme prix qu'a coûté ce Poitevin; il paraît qu'il a coûté en réalité six mille francs. Ouvrez le deuxième volume de la *Maison Rustique*, imprimé en 1844, ce livre qui fut autorisé, et vous lirez, à la page 441 : « Les ânes de premier choix se vendent à l'écurie, à l'âge de trois à six ans, de 1,500 francs à 6,000 francs. » Or, pas un connaisseur ne mettra en doute que l'âne en question ne soit de premier choix; les inspecteurs généraux de l'agriculture s'y connaissent mieux que les journalistes de Paris. Ce qu'on a fait pour l'âne, vous comprenez qu'on l'a fait, et avec une sollicitude plus vive, pour les autres animaux domestiques : le cheval et les bêtes bovines, ovines et porcines. Le grand roi avait fondé la ménagerie de luxe, transformée bientôt en ménagerie pour la science pure; la République, qu'elle allait exécuter, fonde à son tour la ménagerie utile et l'Institut tout naturellement à côté de l'école, où va s'ouvrir, et où l'on formera des ingénieurs agricoles.

L'HOMME D'ÉTAT. — Votre ménagerie utile est d'un avantage direct pour le cultivateur, et seulement médiat pour la nation prise en masse, vous venez de le dire tout à l'heure. Eh bien, moi j'ai pour principe que l'acquisition d'un avantage doit tomber à la charge de celui qui est appelé à en profiter directement. Ce serait donc, selon moi, à la classe des cultivateurs, et non pas à l'État, c'est-à-dire à la nation en masse, à faire les frais de votre ménagerie utile. Je suis peu disposé à voter l'herbe de l'âne, malgré le bien que vous me dites de lui.

L'ÂNE. — Et cependant personne n'a reproché à la sienne au Rhinocéros, ni sa ration de viande au Loup!

MOI. — Leur chapitre a passé au budget sans objection.

L'HOMME D'ÉTAT. — J'ai cru devoir, pour le moment, respecter de vœux préjugés trop enracinés dans les esprits. Patience, le temps viendra où j'appliquerai au Muséum lui-même le principe dans toute sa rigueur. C'est la science qui tire de lui un avantage direct; que son entretien tombe à la charge du monde savant, de ceux qui chérissent assez la science pour lui apporter une offrande volontaire. Le jardin zoologique à Londres est entretenu de la sorte.

MOI. — Dites-moi, l'Assemblée constituante a-t-elle voté, oui ou non, la fondation par l'État d'une faculté agricole?

L'HOMME D'ÉTAT. — Elle a eu tort. Une telle fondation regardait la classe des agriculteurs et devait tomber à sa charge.

MOI. — Enfin la chose a-t-elle été votée? et plus tard acceptée par l'Assemblée législative?

L'HOMME D'ÉTAT. — Mon Dieu! j'accepte comme concession qu'il lui fallût faire aux vœux, depuis si longtemps exprimés, d'une classe qui compte plus de deux tiers des citoyens. Mais je regrette vivement qu'ils n'en soient pas encore arrivés à comprendre qu'ils ont grand tort de ne pas faire leurs propres affaires eux-mêmes, au lieu de s'obstiner à en charger les gouvernants : leurs affaires se feront moins vite et moins bien au nom de l'État. Ils ont cependant sous les yeux l'exemple des agronomes anglais, qui se sont bien gardés d'invoquer l'intervention d'un ministre le jour où ils se sont décidés à fonder un enseignement.

MOI. — La faculté agricole votée, entraîne naturellement l'établissement de la ménagerie domestique.

L'HOMME D'ÉTAT. — Hélas! oui. Mais de votre côté, une concession. Ne pourriez-vous pas faire nourrir vos bêtes à l'entreprise? Je me méfie d'un foin qui devra pousser, qu'on fanchera, fanera et botellera au nom de l'État, non que j'attaque d'avance son excellente qualité; je crains seulement que la botte ne revienne un peu cher.

MOI. — Comment! vous voudriez que l'Institut renonçât à nourrir lui-même son bétail sur ses propres fermes? car sans doute vous n'êtes pas de ceux qui voudraient une faculté agricole dénuée de tout exemple de culture, ce qui rappellerait la fameuse école de marine que la Restauration fonda en pleine terre-ferme, et qui était dénuée du moindre arceau, câble ou cordage; ce serait par trop ridicule. Vous m'accorderiez que l'Institut doit avoir des fermes où pratiquer les cultures utiles et expérimenter sur celles dont l'introduction est souhaitée. Il y nourrirait son bétail, qui sera également soumis à des expériences : enseigner et expérimenter, telle est sa mission. Vous réduitez les dépenses folles; mais le droit ne vous reste-t-il pas d'exercer un contrôle sévère au grand jour de la publicité? La célèbre école de Hohenheim, qui cultive et expérimente, entretient une magnifique collection de bétail, paye les honoraires d'un corps enseignant nombreux, et au bout de l'année elle a couvert sa dépense totale, à une différence insignifiante de trois ou quatre mille francs près, et cela dans un pays où la presse est moins libre qu'ici. Est-il impossible d'obtenir à Versailles, sous le régime républicain, un résultat aussi satisfaisant?

L'HOMME D'ÉTAT. — De toutes vos raisons, la plus concluante, à mon gré, c'est que les deux tiers de la France, sur ce seul sujet, pensent de même pour le moment... Mais je vous le répète, à ne juger que d'après le vrai principe, la classe des agriculteurs ferait bien mieux....

MOI. — Mon cher, dans quelques années, elle aura acquis plus d'expérience de la vie du citoyen et plus de lumières en économie politique. Probablement alors elle sera en état de suivre votre conseil et de venir demander aux gouvernements de vouloir bien lui remettre à elle-même le soin de ses propres affaires. En attendant, faisons bon accueil à la culture administrative et à l'âne de l'Institut, puisqu'ils sont des annexes indispensables d'une fondation qui doit contribuer à la prospérité du pays. SAINT-GERMAIN LEDUC.

Bibliographie.

Histoire de la révolution française, par M. N. VILLIAUMÉ. — Tome I. — 1 vol. in-8 de 400 pages. — Paris, Michel Lévy frères, rue Vivienne, 2 bis.

Cette nouvelle histoire de la révolution de 1789 aura quatre volumes et comprendra seulement la période de 1789 à 1796, c'est-à-dire le tableau du mouvement révolutionnaire depuis son premier éclat jusqu'à son apogée, qui fut le commencement de sa décadence. L'auteur paraît avoir entrepris d'écrire cette histoire sous l'inspiration de l'esprit qui domine dans le recueil publié il y a dix-huit ans, par MM. Buchez et Roux, l'*Histoire parlementaire de la révolution française*. Si on y retrouve souvent retradus les jugements portés sur les personnages et les faits principaux de l'histoire par ces deux écrivains, on y rencontre aussi réunis avec une abondance qui à son intérêt et avec l'indication soignée des sources, les autorités écrites dont l'histoire parlementaire a fait le complet inventaire. Nous n'osions dire que c'est là la meilleure manière d'écrire l'histoire; nous vivons malheureusement au milieu de passions assez semblables à celles qui agitent la fin du siècle dernier, et bien sûr serait celui qui, voulant un jour raconter et juger la révolution de février, s'appuyait sur les écrits politiques, sur les discours et les journaux contemporains, à moins de les citer tous et de tous les partis, pour mettre le lecteur à même de tirer la conclusion, de choisir ce qui était la vérité dans ce déluge d'opinions et de sentiments contraires. Or, c'est précisément la tâche de l'historien qui serait laissée, dans ce cas, au lecteur, et le lecteur n'est pas fait pour cette tâche. L'histoire doit être dégagée, à son profit, de tous ces témoignages contradictoires. Et que serait-ce si, au lieu de citer tous les témoignages afin de les comparer entre eux, on se bornait à choisir ceux qui paraissent justifier une opinion *a priori*? Ce ne serait plus l'histoire, ce serait, si l'on veut, un paradoxe historique, une thèse politique, une œuvre de parti et rien de plus. C'est ainsi que la plupart des histoires de la révolution française ont été composées; il y a des histoires jacobines, des histoires girondines, des histoires royalistes, nous aurons des histoires socialistes, mais nous ne connaissons encore d'histoire politique de la révolution française que celle dont M. Thiers est l'auteur; celle qui porte le nom de M. Mignet est une histoire philosophique. M. Villiaumé n'est pas encore assez avancé dans sa publication pour que celle-ci puisse recevoir sa qualification distinctive; mais, dans le premier volume, quel que soit le point de vue de l'auteur, est intéressant, comme nous l'avons dit, par le nombre de citations qu'il a empruntées aux discussions et à la polémique du temps. Ce premier volume s'arrête au retour de Louis XVI à Paris, après sa fuite et son arrestation à Varennes.

Voyage illustré dans les cinq parties du monde, par ANTOINE JOUANÉ. — 9^e série, livraisons 81 à 90, au bureau de l'Illustration, rue Richelieu, 60.

Il ne reste qu'un petit nombre de livraisons à publier, pour compléter ce volume, qui doit se composer de cent livraisons. Nous avons indiqué dernièrement l'itinéraire de l'auteur jusqu'à la fin de son voyage; nous allons dire le chemin qu'il a parcouru dans les dix livraisons qui composent cette neuvième et avant-dernière série. Nous avons laissé M. A. Joané en Espagne, où il continue encore à nous peindre l'aspect de l'Andalousie, les mœurs traditionnelles du pays, les combats de taureaux, les édifices historiques et jusqu'à la physiologie des habitants, spectacle aussi piquant par son originalité que la description des peuples les plus éloignés de notre observation. De Cadix, où il s'est embarqué, il arrive, après quatre mois de traversée, à Colombo, après avoir relâché au cap de Bonne-Espérance et dans la baie de Diégo-Suarez. Colombo est la capitale de Ceylan et le siège du gouvernement anglais de cette île. Ce chapitre est curieux par le détail des mœurs, par la description du pays et aussi par les magnifiques tableaux que la gravure y a reproduits avec la perfection la plus étonnante. M. Joané part de la pour Calcutta, dont la description n'eût pas moins été intéressante sous le double aspect de l'observation du voyage et de la traduction dessinée qui donne l'action et la vie aux récits de l'écrivain; puis il traverse l'Inde avec la même richesse de descriptions et de dessins pour arriver en Chine, d'où il passera en Océanie. — 66 gravures, dont la plupart sont de vrais tableaux par la nature grandiose du sujet, le bonheur de la composition, le talent des dessinateurs et le goût des graveurs, accompagnent cette série.

Les éditeurs ouvrent une nouvelle souscription pour le *Voyage illustré*. La première était en 100 livraisons. Celle-ci sera en 10 livraisons seulement, c'est-à-dire que la livraison se composera de ce qu'on appelle une série. La publication nouvelle s'effectuera en dix semaines, à raison d'une série par semaine à 1 fr. 50 centimes.

Le ministre du commerce et des travaux publics, en Prusse, invite les ingénieurs de toutes les nations à lui envoyer des plans pour la construction d'un pont fixe à Cologne, destiné à réunir les chemins de fer entre la Belgique et la France, avec la grande ligne allen and jusqu'à Vienne. Depuis l'époque de l'occupation romaine aucun gouvernement allemand n'a osé à établir sur le Rhin un pont fixe, soit en bois, soit en autres matériaux; et la moderne industrie des chemins de fer en est réduite à un mode de passage qui n'a pas été amélioré depuis des siècles.

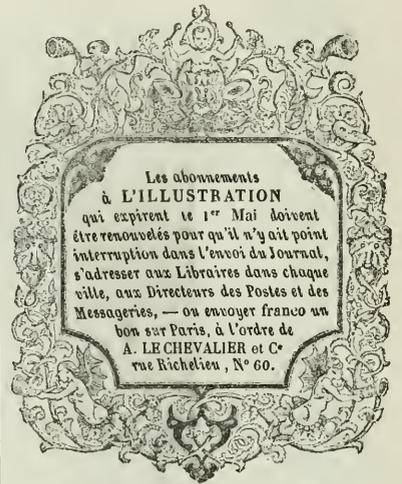
Voici les conditions du programme imposé par le ministre. Le fluve a, d'une rive à l'autre, 1,275 pieds. — Le pont devra avoir trois ouvertures. — Les piles ne devront pas occuper en tout plus de 75 pieds, et être assez solides pour résister aux débâcles de glaces, lors des dégels après les grands frois. — Le pont doit supporter une voie pour les wagons chargés du chemin de fer, une chaussée pour les voitures ordinaires, et des trottoirs pour les piétons.

Les locomotives ni les convois entiers n'y passeront pas; on transportera les passagers d'un débarcadère à l'autre. La communication ne sera donc qu'imparfaite; mais il y a nécessité d'obtenir une certaine hauteur au-dessus des plus grossiers eaux, et comme les stations sur les rives respectives sont en terrain bas, la pente serait trop courte et trop raide pour les locomotives.

Le pont traverse le fluve de la partie nord de Cologne, station de Minden, à Deutz, en ligne presque parallèle à l'axe du clocher de la cathédrale prolongé jusqu'à l'autre rive : circonstance importante à observer pour que l'effet du pont réponde dignement à la place assignée.

Le devis ne doit pas excéder 1,500,000 thalers. On donnera un premier prix de 250 frédéric d'or au plan jugé le meilleur; et un second prix de 125 frédéric d'or à celui qui viendra après.

Tous les plans doivent être parvenus au ministère dans le courant du mois d'août prochain.



Correspondance.

M. A. de P. à Nantes. — On nous annonce un dessin de l'intérieur de la cathédrale de Saragosse. Nous donnerons l'histoire de la carte de France du dépôt de la guerre et la carte même, c'est-à-dire un dessin de l'assemblage de cette carte, belle réduction que nous devons à la bienveillance de M. le général Pelet. Voilà, monsieur, la réponse à vos deux demandes. Nous n'avions pas attendu, au sujet de cette magnifique carte, les notes publiées ces jours-ci dans les journaux, pour nous occuper d'en recueillir l'histoire complète, afin de glorifier l'État qui entreprend de pareils travaux, les chefs qui les dirigent, les savants et les artistes qui les réalisent.

M. A. X. de Strasbourg. — Vous avez raison; mais nous n'ignorons pas que le parlement d'États siège dans l'église des Augustins. C'est la séance d'ouverture que notre dessinateur a représentée. Cette séance a eu lieu le 20 mars dans le palais du gouvernement (Regierungsbauhaus).

M. le baron de T. à Gand. — Il faut, monsieur, une occasion, un motif, un à-propos. Cela manque.

M. E. A. à Bordeaux. — Nous connaissons le produit, nous ne connaissons pas le procédé. Du reste, monsieur, ces essais n'ont encore rien donné de satisfaisant.

M. T. P. — Nous annonçons aujourd'hui même cette nouvelle souscription. Le *Voyage illustré* dans les cinq parties du monde sera publié en dix livraisons à 1 fr. 50 c. (Voir au bulletin bibliographique.)

M. C. I. à Hanoï sur Main. — Les deux mois vous coûteront 6 fr. pour recevoir par la poste. Nous avons remis au courrier le numéro demandé.

M. G. F. à Paris. — Nous ferons en sorte de donner cette semaine la décoration de la fête du 4 mai, puis qu'on veut bien nous communiquer d'avance les dessins.

Calendrier astronomique illustré.

PHÉNOMÈNES DE MAI 1850.

Heures du lever et du coucher des Astres.

Les jours augmentent de 40 minutes le matin et d'autant le soir; augmentation totale, 4^h 20^m du 30 avril au 31 mai inclusivement.

Le midi vrai précède le midi moyen pendant tout le cours de ce mois; seulement l'intervalle qui les sépare va en augmentant pour atteindre un maximum et décroître ensuite de nouveau. Ainsi cet intervalle, qui est de 3 minutes 3 secondes le 1^{er}, atteint 31 minutes 55 secondes le 14, et se réduit à 2 minutes 43 secondes le 31. Ces variations de l'équation du temps sont, on le voit, très-peu considérables.

La hauteur du soleil au-dessus de l'horizon, à son passage au méridien, augmente d'un peu plus de 7 degrés seulement dans le cours du mois. Elle était de 55° 55' le 30 avril; elle atteindra 60° 1' le 15 mai, et 63° 4' le 31.

La lune sera près de Saturne le 9; d'Uranus le 10; de Mercure et de Vénus le 13; de Mars le 16, et de Jupiter le 19.

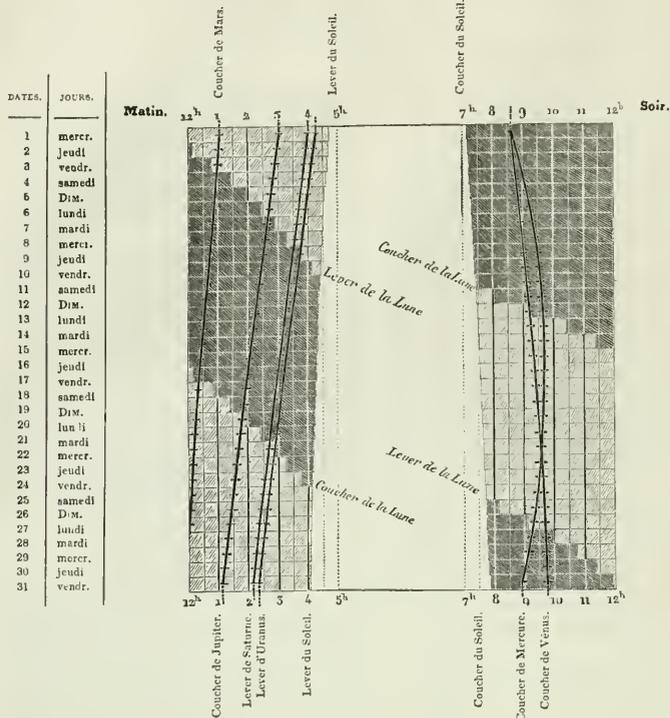
Il y a dernier quartier le 4, nouvelle lune le 11, premier quartier le 18, pleine lune le 26.

Routes apparentes des Planètes.

Jupiter est sensiblement stationnaire pendant la durée de ce mois, comme on peut le constater d'après la figure de la page 113, N^o du samedi 2 mars. Son passage au méridien a lieu un peu après 8^h du soir au commencement, et un peu avant 7^h à la fin du mois. Cette planète doit être occultée par la lune, et nous donnons plus loin une mention et une figure spéciale à cet important phénomène.

Saturne est étoile du matin. Il se lève, pendant toute la durée du mois, à un intervalle sensiblement constant d'une heure après le coucher de Jupiter. Son mouvement est direct (Voir la figure de la page 107, N^o du 30 mars).

DURÉE DU JOUR, DURÉE DE LA LUMIÈRE DE LA LUNE, HEURES DU LEVER ET DU COUCHER DES PLANÈTES.



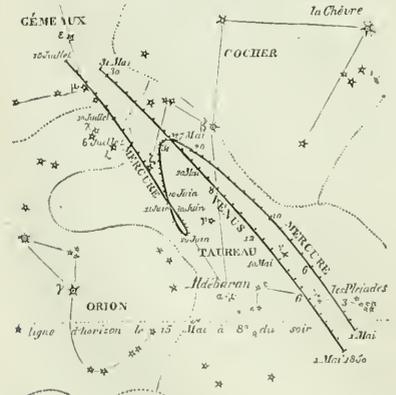
AGE de LA LUNE.

19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20

Mercury, devenu étoile du soir, va se trouver dans une position exceptionnellement favorable pour les observations. L'intervalle entre son coucher et celui du soleil, qui est presque d'une heure et demie au commencement du mois, surpasse deux heures au milieu de ce mois. Il est encore d'une heure et demie le 27; ce n'est qu'à partir de cette époque qu'il décroît rapidement sans tomber au-dessous d'une heure. Si les soirées sont claires, il y aura donc possibilité de voir Mercury à la vue simple, le soir, un peu après le coucher du soleil, surtout du 8 au 15, lorsque le disque de la lune n'est pas encore trop grand pour éclairer fortement l'horizon. Ceux de nos lecteurs qui auront cette chance seront plus heureux que Copernic, qui, sous le ciel brumeux du littoral de la Baltique, et à une époque antérieure à la découverte des télescopes, n'a pas réussi à voir une seule fois Mercury dans le cours de sa vie.

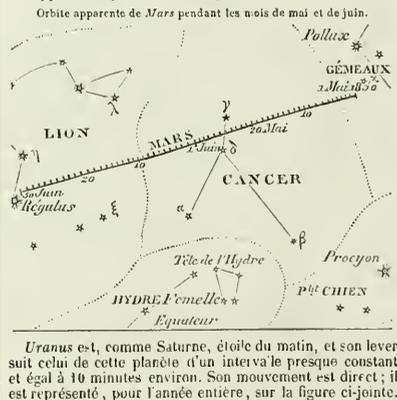
La figure que nous donnons montre l'orbite apparente de la planète du 1^{er} mai au 15 juillet. On voit que le mouvement, après avoir été direct du 1^{er} au 27 de mai, sera stationnaire dans les derniers jours.

La plus grande élongation a lieu le 16 mai. Orbes apparentes de Mercury du 1^{er} mai au 15 juillet, et de Venus du 1^{er} au 31 mai.

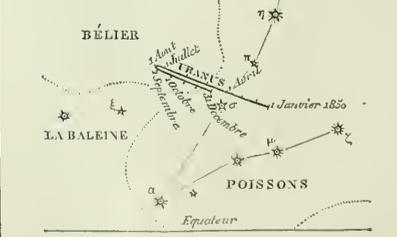


Venus s'est dégagée des rayons du soleil; mais son mouvement propre apparent, quoique direct, comme on le voit sur la figure précédente, ou la trace visible sur le ciel est dans le voisinage de celle de Mercury, est lent, et vers la fin du mois elle ne se couche même pas encore deux heures après le soleil. Vue au télescope, elle présente un disque presque entièrement circulaire, un peu plus grand que celui que nous avons figuré au mois de décembre dernier.

Mars, qui se couche une heure après minuit au commencement du mois, se couche un peu avant dans les derniers jours. Son orbite apparente, représentée dans la figure ci-jointe, montre que le mouvement est direct et que la planète se rapproche rapidement de l'équateur.



Orbite apparente de Uranus pendant l'année entière.



Neptune continue à marcher d'un mouvement direct. Il se lève le 1^{er} mai à 2^h 15^m du matin; le 16 à 1^h 55^m, et le 1^{er} juin à minuit 15^m. Il passe au méridien à ces trois dates, respectivement à 8^h 2^m du matin, à 7^h 9^m et à 6 heures. Ses hauteurs respectives au-dessus de l'horizon sont, aux mêmes dates, et à l'instant du passage au méridien, de 31° 25', de 31° 29' et de 31° 32'. Voir, pour l'orbite apparente, le N° du 30 mars.

Éclipses des satellites de Jupiter.

Le nombre de ces phénomènes diminue relativement aux mois précédents; il n'y en aura de visibles à Paris que huit, dont une seule immersion. En voici le tableau :

1 ^{er} SATELLITE.		2 ^e SATELLITE.		3 ^e SATELLITE.	
Dates.	Heures.	Dates.	Heures.	Dates.	Heures.
	ÉMERSIONS.		ÉMERSIONS.		ÉMERSIONS.
1	11 ^h 44 ^m 47 ^s soir.	3	9 ^h 18 ^m 45 ^s soir.	5	9 ^h 51 ^m 52 ^s soir.
9	1 ^h 39 ^m 18 ^s soir.	10	11 ^h 55 ^m 53 ^s soir.	12	10 ^h 45 ^m 67 ^s soir.
17	10 ^h 2 ^m 34 ^s soir.				
24	11 ^h 57 ^m 13 ^s soir.				

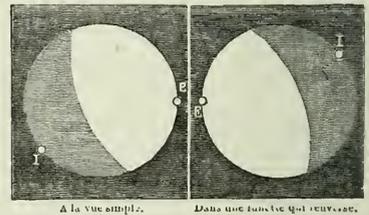
Occultations d'étoiles.

Le mois de mai sera signalé par deux phénomènes importants en ce genre: l'occultation de l'étoile Régulus au cœur du Lion et celle de la planète Jupiter. Les cinq autres occultations n'ont rien qui doive attirer spécialement l'attention. Le tableau qui va suivre fait connaître, pour Paris, l'instant précis au quel se produit chacune des disparitions et réapparitions.

DATES.	DÉSIGNATION DE L'ASTRE.	IMMERSIONS.	ÉMERSIONS.
1	21 Sagittaire.	1 ^h 23 ^m matin.	2 ^h 45 ^m matin.
16	25 ^a Écrevisse.	10 ^h 14 ^m soir.	11 ^h 14 ^m soir.
18	Régulus.	3 ^h 16 ^m soir.	4 ^h 22 ^m soir.
19	Jupiter.	6 ^h 52 ^m soir.	7 ^h 50 ^m soir.
28		11 ^h 53 ^m soir.	
29	36 ^a Sagittaire.	1 ^h 23 ^m matin.	
29		11 ^h 6 ^m soir.	
30	56 ^a Sagittaire.	0 ^h 4 ^m matin.
31	15 ^e Capricorne.	1 ^h 22 ^m matin.	2 ^h 41 ^m matin.

La disparition de Régulus, comme celle de Jupiter, aura lieu dans le jour; l'une et l'autre se fera par le bord obscur de la lune, et la réapparition par le bord éclairé. Nous donnons une figure qui indique les apparences du second de ces phénomènes à la vue simple et dans une lunette astronomique renversant les images.

Occultation de Jupiter le 19 mai.



À la vue simple. Dans une lunette qui renverse.

Régulus.



EXPLICATION DU DERNIER BEUÏS.

Essai d'une gravure sur bois non encore employé.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Leclevalier et Co, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOU FRÈRES, 36, rue de Valenciennes.